



ACADEMIE
DES BEAUX-ARTS
INSTITUT DE FRANCE

GÉNIES PRÉCOCES

LA LETTRE DE L'ACADEMIE DES BEAUX-ARTS
NUMÉRO 103



numéro 103 - hiver 2025-2026

Éditorial • page 3

Installations sous la Coupole : **Angelin Preljocaj, Nina Childress, Françoise Huguier, Tania Mouraud**

Actualités : **Séance solennelle de rentrée de l'Académie**
Palais de l'Institut de France

Exposition : « **Trémois, l'anatomie du trait** »
Pavillon Comtesse de Caen (Palais de l'Institut de France)

Expositions : « **L'Empire du sommeil** »
« Dialogues inattendus, **Monet/Sécheret, paysages d'eau** »
Musée Marmottan Monet - Académie des beaux-arts

Actualités : **Ouverture au public de la Maison-atelier Lurçat**

Exposition : « **Le musée secret de la comtesse de Caen** »
Pavillon Comtesse de Caen (Palais de l'Institut de France)

Actualités : **Ouverture de La Galerie de l'Académie des beaux-arts**,
nouvel espace d'exposition de l'Académie à Paris

Exposition : « **Un soleil à peine voilé** », les artistes en résidence
à la Villa Dufraigne - Académie des beaux-arts
La Galerie de l'Académie des beaux-arts

Soutien à la création : **les Grand Prix de l'Académie des beaux-arts** | **Jacques Herzog & Pierre de Meuron**, Grand Prix en
architecture 2025 | **Pascale Marthine Tayou**, Grand Prix en
sculpture 2025
Palais de l'Institut de France

Soutien à la création : **Émulations II**, Concours d'architecture de
l'Académie des beaux-arts 2025 (Prix Charles Abella)
Pavillon Comtesse de Caen (Palais de l'Institut de France)

• pages 4 à 25

Dossier : « **Génies précoce** »

« Arthur Rimbaud, le génial adolescent », par **Pierre Brunel**

« Jean-Michel Basquiat, The Radiant Child »,
par **Jean-Marc Bustamante**

« Orson Welles (était un génie) », par **Patrice Leconte**

« Antonio Sant'Elia, le trait visionnaire », par **Francis Rambert**

« Felix Mendelssohn, enfant prodige et divin jeune homme »,
par **Maryvonne de Saint Pulgent**

• pages 26 à 55

Actualités : **Exposition du Panorama de Rome de Louis Le Masson à la Villa Médicis**

Actualités : **Les Rencontres de l'Académie des beaux-arts**

Actualités : **L'école d'art en débat, quels horizons pour les écoles d'art et de design publiques**

Actualités : **Conférences d'un fauteuil de l'Académie des beaux-arts**

Actualités : **Communications publiques** | « Comment la bande dessinée a découvert le paysage » par **Thierry Groensteen** | « Eugène Boudin, le père de l'impressionnisme » par **Yann Guyonvarc'h et Laurent Manœuvre**

Soutien à la création : **Jonas Lund, lauréat du Prix Arts numériques Fondation Etrillard - Académie des beaux-arts**

Hommages : **Sebastião Salgado, François Chaslin**

Élections :
Pierre-Antoine Gatier, directeur du Musée Marmottan Monet | **Adrien Goetz**, directeur de la Bibliothèque et de la Villa Marmottan

George Benjamin, membre associé étranger
Françoise Pétrovitch, membre de la section de gravure et dessin
Laure Guilbert, correspondante de la section de chorégraphie
Fred Boucher, correspondant de la section de photographie
Bureau 2026 de l'Académie des beaux-arts
Laurent Petitgirard, secrétaire perpétuel, **Jean Gaumy**, président et **Jean-Marc Bustamante**, vice-président

Actualités : **Fête de la musique, le Sacré du Printemps de Blanca Li**

Résidences artistiques : **Ateliers ouverts, les rencontres de Montmartre**

Les membres et correspondants

• pages 56 à 64

Éditorial

Il ne faut pas confondre les génies précoce avec les enfants prodiges.

Ils se confondent parfois, tel l'incontournable Wolfgang Amadeus Mozart, que nous avons placé en couverture, tant il est incontournable, mais sans lui consacrer un texte car il aurait alors fallu lui réservé toute cette « Lettre ».

Les enfants prodiges sont pour la plupart des interprètes aux dons exceptionnels et très souvent soumis à un entraînement intensif.

Ces jeunes artistes impressionnent dès le plus jeune âge par leur aisance, leur maîtrise technique et pour les meilleurs d'entre eux leur capacité à transmettre l'émotion. De Yehudi Menuhin à Martha Argerich nous avons toutes et tous été fascinés par l'évidence d'un talent absolu alors qu'ils n'étaient âgés que de 7 ou 8 ans.

Mais ce qui encore plus impressionnant, c'est le génie créatif précoce.

Il se concrétise souvent lors de l'adolescence, alors qu'ils n'ont pas encore eu la possibilité d'assimiler les chefs d'œuvre du passé et que leur inspiration n'en est que plus pure.

Félix Mendelssohn a, tout comme Mozart, été à la fois dès sa prime jeunesse un interprète virtuose et un compositeur très inspiré.

Comme souvent, la capacité de travail est pour lui un élément clé.

Car s'ils sont les plus doués, ces génies précoce sont en outre des travailleurs acharnés : à l'âge où beaucoup commencent leurs études, ils affichent déjà une œuvre impressionnante, alors que leurs vies ne seront souvent que de fulgurantes météorites.

Je vous laisse donc en compagnie d'Arthur Rimbaud, Jean-Michel Basquiat, Orson Welles, Antonio Sant'Elia et Félix Mendelssohn, et je remercie infiniment les consœurs et frères qui ont permis la réalisation de cette 103^e « Lettre de l'Académie des beaux-arts ».

Laurent Petitgirard

Compositeur et chef d'orchestre

Secrétaire perpétuel de l'Académie des beaux-arts



ANGELIN PRELJOCAJ



Ses créations sont présentées dans le monde entier et reprises au répertoire de nombreuses compagnies dont il reçoit également des commandes, comme le New York City Ballet, le Staatsoper de Berlin ou le Ballet de l'Opéra national de Paris. Il réalise également des courts-métrages et des films mettant en scène ses chorégraphies. Son premier long-métrage, *Polina, danser sa vie*, réalisé avec Valérie Müller et adapté de la bande dessinée de Bastien Vivès, est sorti en 2016.

Tandis qu'il met en scène l'opéra *Atys* de Lully pour le Grand Théâtre de Genève en 2022, il imagine une courte chorégraphie pour l'application « Danse l'Europe ! », projet participatif ouvert à tous. Et présente *Mythologies* à l'Opéra national de Bordeaux



Élu le 24 avril 2019 au fauteuil III de la section de chorégraphie, dernière section créée de l'Académie des beaux-arts, Angelin Preljocaj était installé sous la Coupole par sa consœur Astrid de La Forest, membre de la section de gravure et dessin, le mercredi 21 mai 2025.

Né en 1957 dans le Val-de-Marne, Angelin Preljocaj débute des études de danse classique avant de se tourner vers la danse contemporaine auprès de Karin Waehner, Zena Rommett, Merce Cunningham, Viola Farber et Quentin Rouillier. Il rejoint ensuite Dominique Bagouet jusqu'à la création de sa propre compagnie en 1984. Il a chorégraphié depuis 61 pièces, du solo aux grandes formes dans un style résolument contemporain, alternant grands ballets narratifs (*Roméo et Juliette*, *Blanche Neige*, *Le Lac des cygnes...*) avec des pièces plus abstraites (*Gravité*, *Empty moves*, *Deleuze / Hendrix...*). Il s'associe régulièrement à d'autres artistes dans des domaines tels que la musique (Goran Vejvoda, Laurent Garnier, Karlheinz Stockhausen, Thomas Bangalter...), les arts plastiques (Subodh Gupta, Adel Abdessemed...), le design (Constance Guisset), la mode (Jean-Paul Gaultier, Azzedine Alaïa...), le dessin (Enki Bilal), la littérature (Pascal Quignard, Laurent Mauvignier...), le cinéma d'animation (Boris Labbé...).

En haut : les membres de la section de chorégraphie, Thierry Malandain, Blanca Li, Angelin Preljocaj, Carolyn Carlson et le secrétaire perpétuel Laurent Petitgirard.

À droite : les danseurs du Ballet Preljocaj interprétaient une *Danse de l'épée* créée pour l'occasion.

Photos Édouard Brane

sur une musique originale de Thomas Bangalter. En 2023, il crée *Birthday Party* pour des interprètes seniors au Théâtre National de Chaillot et *Torpeur* au Festival Montpellier Danse. En 2024, *Requiem(s)* à La Villette à Paris, une programmation hors les murs de Chaillot. La dernière création d'Angelin Preljocaj, *LICHT*, sur une musique originale de Laurent Garnier, a été présentée avec *HELIKOPTER* (2001) au Théâtre de la Ville.

Angelin Preljocaj a reçu le Grand Prix National de la danse (1992), le Benois de la danse (1995), le Bessie Award (1997), les Victoires de la musique (1997), le Globe de Cristal (2009), le Samuel H. Scripps de l'American Dance Festival (2014). Le Ballet Preljocaj, avec 30 danseurs permanents et 120 représentations par an, se produit sur les scènes du monde entier.

Extrait du discours d'Astrid de la Forest :

« Entre virtuosité martiale et sensualité accueillante, vous travaillez les états du corps, parfois de manière extrême : mouvement du bassin, pliés profonds, grands mouvements de bras, corps-à-corps. Ce corps se doit d'être, selon votre élégante formule, "un agent provocateur d'émotions". À vous le chorégraphe le soin d'ordonner et d'articuler les mouvements afin de provoquer chez le danseur des émotions sans qu'il ait besoin de les surjouer. Ce corps, vous l'avez mis au service des grands récits qui, mâtinés de l'actualité, forment la matière de vos œuvres. Vous y reprenez les mythes fondateurs, sans occulter leur violence. Les représentations d'un combat sont toujours brutes et réalistes sous votre direction car représenter la violence n'est pas s'en délecter, c'est en porter témoignage. La violence n'est ni gratuite, ni complaisante ; au contraire, la nier et la cacher serait indécent. Je reprends vos mots sur ce point : "On n'habite pas le monde impunément". » ■



NINA CHILDRESS

Élu le 27 mars 2024 au fauteuil XI de la section de peinture de l'Académie des beaux-arts, précédemment occupé par Arnaud d'Hauterives (1933-2018), Nina Childress était installée par sa consœur Catherine Meurisse, membre de la section de gravure et dessin, le mercredi 25 juin 2025.

Depuis le début de sa carrière artistique, Nina Childress a contourné les réseaux officiels et institutionnels, débutant son parcours avec une aura underground. Cette liberté et une approche conceptuelle de la peinture lui ont permis de réfléchir à la notion de style et de ne jamais enfermer sa peinture dans une case. Née en 1961 en Californie, arrivée en France en 1966, elle délaisse l'École nationale supérieure des arts décoratifs, puis l'École Nationale Supérieure des Beaux-Arts de Paris pour pratiquer la peinture en autodidacte. En 1981, elle fonde en tant que chanteuse et auteure le groupe post-punk Lucrate Milk. Elle rejoint en 1985 le collectif Les Frères Ripoulin. En 1993, la galeriste Jennifer Flay puis Philippe Rizzo et Éric Dupont lui offrent une première visibilité. À partir de 2007, elle rejoint la Galerie Bernard Jordan. En 2009, Christian Bernard, directeur du MAMCO de Genève, lui consacre une exposition personnelle d'envergure, *Détail et destin*, qui marquera un tournant décisif dans sa carrière. Depuis 2023, Nina Childress est représentée par la galerie Art : Concept à Paris et la galerie Nathalie Karg à New-York. *Glowing Heads*, une exposition de ses tableaux phosphorescents et de ses bronzes, vient de lui être consacrée à l'Alliance New York. Le Mobilier National a commencé le tissage de l'une de ses œuvres, *L'enterrement*. La galerie Art : Concept présente ses tableaux récemment réalisés avec des pigments caméléons et un film documentant les différentes techniques à effets de sa peinture est en cours de réalisation.

Ses tableaux sont présents dans les collections du Centre Pompidou et du Musée d'Art Moderne de Paris, des Musées de Lausanne, MAMCO (Genève), MAC VAL (Vitry), FNAC et de nombreux FRAC et collections privées en France et à l'étranger.

Extrait du discours de Catherine Meurisse :

« Le flot d'images trouvées sur Internet, à la source de votre travail, vous grise. Si vous l'aviez connu jeune, vous seriez devenue folle. Dans les années 70, les images dont vous vous nourrissiez n'avaient pas le caractère impersonnel et infini d'Internet ; il s'agissait de films 35 millimètres en technicolor, de la télévision analogique, de magazines imprimés, d'héliographie... De là vient votre amour du grain pictural et votre désir de reproduire les phénomènes visuels liés aux projections ou aux décolorations de pellicule.... Vos peintures phosphorescentes exaltent ces mystères optiques. Peintures à effets, qui ne lâchent pas le regard. Fermez les yeux, elles brillent encore derrière vos paupières. Comme avec le flou, vous poussez ce procédé jusqu'au bout, à l'acrylique, puis à l'huile. Enfreindre des tabous vous ravit : peindre avec du noir, du blanc, du vert phtalo. L'argenté est difficile à maîtriser ? Ça vous intéresse. » ■

En haut : les membres de la section de peinture Ernest Pignon-Ernest, Hervé Di Rosa, Tania Mouraud, Gérard Garouste, Philippe Garel et Fabrice Hyber, entouraient Nina Childress et le secrétaire perpétuel Laurent Petitgirard.

En dessous : la pianiste Yoko Yamada interprétrait *Aria pour Nina*, écrite pour Nina Childress par son confrère Régis Campo.

Photos Édouard Brane



FRANÇOISE HUGUIER

Élu le 25 janvier 2023 au fauteuil V de la section de photographie de l'Académie des beaux-arts, Françoise Huguier était officiellement installée par sa conseur Coline Serreau, membre de la section de cinéma et audiovisuel, le mercredi 1^{er} octobre 2025.

Françoise Huguier débute en 1976 comme photographe indépendante. En 1983, elle documente pour *Libération* les mondes du cinéma, de la politique, de la culture et de la mode en France mais aussi à l'étranger, avant de travailler pour *Marie-Claire*, *New York Times Magazine* ou *Vogue*. En 1986, elle reçoit le Prix Kodak puis le Prix des Rencontres internationales de la photographie d'Arles en 1987. Grande voyageuse, elle entreprend des travaux personnels sur l'Afrique, la Sibérie, le Japon, la Russie et l'Inde. En 1988, elle parcourt le continent africain sur les pas de Michel Leiris, voyage inaugural qui lui inspire son premier ouvrage, *Sur les traces de l'Afrique fantôme*, (Actes Sud, 1990), lauréat de la Villa Médicis hors les murs. En 1991, elle photographie le coup d'État contre Moussa Traoré à Bamako. De 1996 à 1998, elle documente les bidonvilles et les foyers de travailleurs à Durban, en Afrique du Sud, et photographie Nelson Mandela. Avec son livre *En route pour Behring*, journal de bord d'un voyage solitaire en Sibérie (Maeght, 1993), elle est à nouveau lauréate de la Villa Médicis, et remporte un prix au *World Press Photo*. En 1994, elle crée la première Biennale de la photographie africaine à Bamako (Mali). Elle initie un travail photographique sur l'intimité des femmes au Burkina Faso et au Mali (*Secrètes*, Actes Sud, 1996). En 2001, elle travaille sur les appartements communautaires à Saint-Pétersbourg et réalise la série *Kommunalka*, ouvrage publié en 2008.

En 2004, elle retourne pour la première fois au Cambodge, cinquante ans après l'avoir quitté. L'ouvrage *J'avais huit ans* retrace l'histoire de son enfance prisonnière des Viêt Minh. Elle fonde en 2007 la biennale « Photoquai » au musée du quai Branly - Jacques Chirac à Paris, dédiée à la photographie contemporaine non occidentale. En 2011, lauréate du Prix de Photographie Marc Ladreit de Lacharrière - Académie des beaux-arts pour son projet « Vertical / Horizontal, Intérieur / Extérieur. Singapour - Kuala Lumpur - Bangkok ». En 2014, une rétrospective, *Pince-moi je rêve*, lui est consacrée à la Maison européenne de la photographie à Paris. Elle publie la même année son autobiographie : *Au doigt et à l'œil. Autoportrait d'une photographe* (Sabine Wespieser Éditeur). En 2020, elle dévoile au musée du quai



Branly - Jacques Chirac l'exposition *Les Curiosités du monde de Françoise Huguier*, une sélection d'objets insolites glanés dans le monde entier. En 2025, l'exposition *Matière terrestre*, consacrée aux différents intérieurs domestiques qu'elle a photographiés est présentée au Centre photographique de Rouen, puis *Afrique émoi*, livre et exposition retraçant son parcours photographique à travers le continent africain.

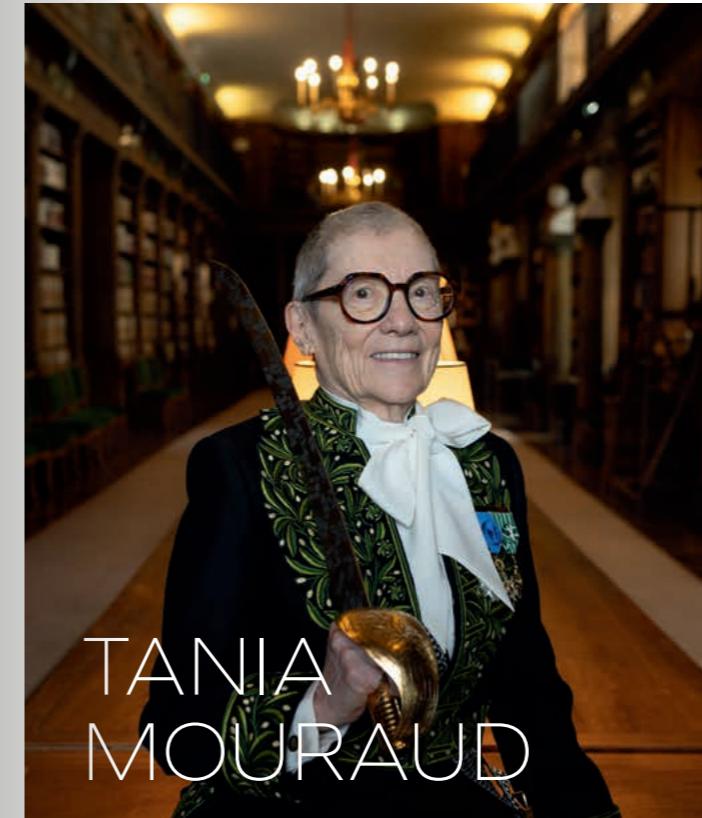
Extrait du discours de Coline Serreau :

« Depuis ses premières images, prises en indépendante à partir de 1976, jusqu'à ses voyages audacieux en Afrique, en Sibérie, en Asie, l'œuvre de Françoise Huguier s'est imposée par son humanité, son exigence visuelle et sa capacité à donner à voir ce que l'on croyait insignifiant. Françoise Huguier n'a jamais rien fait comme tout le monde. Cette immense photographe, d'a peine un mètre soixante, dévorée de curiosité, avide de connaître le monde, intrépide, rien ne l'a arrêtée dans sa quête, dans sa soif de voyages intérieurs autant qu'extérieurs. À une époque où la France black-blanc-beur n'était pas encore à la mode, elle a su voir et faire voir la force et la richesse des artistes africains, elle les a fait connaître et reconnaître comme les grands photographes qu'ils étaient. Elle a su aussi photographier elle-même l'Afrique avec un œil tendre, humoristique, empathique, admiratif d'une culture éloignée de la nôtre, mais si précieuse. » ■

En haut : les membres de la section de photographie Yann Arthus-Bertrand, Valérie Belin, Françoise Huguier, Dominique Issermann et Jean Gaumy.

En dessous : la cérémonie était clôturée par une intervention musicale de l'artiste malien Mama Sissoko et de son groupe.

Photos Édouard Brane



TANIA MOURAUD

Élu le 27 mars 2024 membre de l'Académie des beaux-arts au fauteuil VIII de la section de peinture, fauteuil précédemment occupé par Guy de Rougemont (1935-2021), Tania Mouraud était installée par sa conseur Blanca Li, membre de la section de chorégraphie, le mercredi 5 novembre 2025.

Née à Paris en 1942, Tania Mouraud est une artiste inclassable. Depuis la fin des années 1960, son œuvre protéiforme et engagée - peinture, installation, photographie, vidéo, son, performance - interroge la relation complexe de l'art, du langage et des enjeux de société, en portant une attention particulière à la question de la mémoire individuelle et collective. Figure radicale et pionnière de l'art conceptuel en France, elle se fait connaître avec ses interventions dans la ville telles que *City Performance n°1* qui, en affichant le mot « NI » sur les murs de Paris, affirme sa posture critique vis-à-vis de la société de consommation. À partir de 1990, elle élabore ses *Wallpaintings*, compositions monumentales où l'écriture s'inscrit dans l'espace à échelle d'architecture, et développe une recherche photographique et vidéographique empreinte de sa sensibilité picturale, travaillant l'étonnement et la composition avec l'œil d'une peintre. Des expositions personnelles d'envergure lui ont été consacrées : *Vytautas Kasiulis Museum of Art* de Vilnius, *MAMCO* de Genève,

Musée d'art moderne et contemporain de Saint-Etienne, *MAC VAL* de Vitry-sur-Seine. En 2015, sa rétrospective au Centre Pompidou-Metz est couplée à neuf expositions simultanées dans la ville. Dès 2007, le Centre Pompidou a intégré à sa Bibliothèque Publique d'Information la peinture murale *WYS/WYG*. Le Mobilier National/Les Gobelins expose régulièrement la tapisserie *Diary* (2018) composée de 312 couleurs. Le parcours artistique de Tania Mouraud est guidé par une pensée exigeante et humaniste qui fait de l'art un espace de contemplation mais également de résistance. En réinventant sans cesse sa pratique, elle interroge notre relation à l'environnement et à la mémoire humaine, ainsi que notre positionnement face aux forces destructrices qui traversent le monde.

Extrait du discours de Blanca Li :

« Votre carrière révèle cette spécificité remarquable : elle est en perpétuelle réinvention. Vous êtes comme un enfant qui joue au Lego, démontant toujours pour reconstruire autrement, explorant inlassablement de nouvelles configurations créatives, et cette évolution formelle constante naît de votre engagement avec le monde contemporain, que vous observez avec attention et tendresse, mais aussi avec colère et mélancolie. » ■



En haut : les membres de la section de peinture Jean-Marc Bustamante, Gérard Garouste, Philippe Garel, Tania Mouraud, Nina Childress, Fabrice Hyber et Ernest Pignon-Ernest.

Ci-dessous : Tania Mouraud, à droite, était installée par sa conseur Blanca Li, membre de la section de chorégraphie.

Photos Édouard Brane



Palais de l'Institut de France

SÉANCE SOLENNELLE DE RENTRÉE DE L'ACADEMIE

Le mercredi 19 novembre 2025 avait lieu la séance solennelle de rentrée de l'Académie des beaux-arts, sous la Coupole du Palais de l'Institut de France.

À près un hommage aux disparus par Coline Serreau, membre de la section cinéma et audiovisuel et présidente pour l'année 2025, la proclamation du palmarès des prix de l'année 2025 était assurée par Adrien Goetz, de la section des membres libres.

Cette année, l'Académie des beaux-arts a attribué 69 prix, distinguant les créateurs dans toutes les disciplines artistiques représentées au sein de l'institution. L'Académie s'ouvre en 2025 à la création numérique avec le Prix Arts numériques Fondation Etrillard – Académie des beaux-arts, et célèbre l'art du dessin avec les premières éditions du Prix Françoise Cauvin-Monet – Académie des beaux-arts et du Prix du dessin d'architecte Louis Le Masson – Académie des beaux-arts.

La séance a été ponctuée par l'intervention musicale de l'**Opéra Junior de Montpellier** (direction **Albert Alcaraz**), lauréat du Prix Liliane Bettencourt - Académie des beaux-arts pour le chant choral 2025. L'**Orchestre de Picardie** a donné, en création mondiale, *Tres ensayos y un Epilogo* de **Martin Matalon**, lauréat du Prix de commande de la Fondation Simone et Cino Del Duca – Institut de France 2024. Dirigé par le secrétaire perpétuel **Laurent Petitgirard**, l'orchestre a interprété *Ma Mère l'Oye* de Maurice Ravel et le troisième mouvement de la *Symphonie n° 3* de Johannes Brahms.

Cette séance s'est tenue en présence d'une délégation de l'Académie royale des sciences, des lettres et des beaux-arts de Belgique, qui effectuait un déplacement de deux jours à Paris, à l'initiative de l'Académie des beaux-arts.

Le secrétaire perpétuel Laurent Petitgirard a ensuite prononcé son discours annuel intitulé « *L'espace en musique* ». Dans ce discours, il a exploré les relations entre œuvres musicales et architecture à travers une série d'illustrations musicales interprétées par **Michaël Levinas** (piano), **Gilles Claraz** (basson), **François Garraud** (flûte) et l'orchestre de Picardie. Elles étaient restituées en direct, joignant à la précision de l'analyse l'émotion de l'interprétation :

« Les compositeurs évoquent souvent l'architecture comme une référence, une source d'inspiration ou même encore comme le métier qu'ils auraient pu envisager d'exercer, ce qu'a d'ailleurs réalisé Iannis Xenakis en concevant le Pavillon Philips pour l'exposition universelle de Bruxelles en 1958 [...] La raison principale de cette attirance des compositeurs vers l'architecture est liée, à mon sens, aux notions d'espace et de rythme, la première va rejoindre celle du silence habité, la seconde celle de la structure. Comme le disait Pierre Boulez, composer c'est organiser le temps comme un architecte organise l'espace. La fluidité est également un élément essentiel de ces deux arts. La Place Saint-Marc à Venise en est un bel exemple. Mais c'est l'Opéra de Pékin de Paul Andreu qui m'a toujours semblé illustrer cette concordance liée à l'espace, à la fluidité et au rythme qui existe entre l'architecture et la musique. »



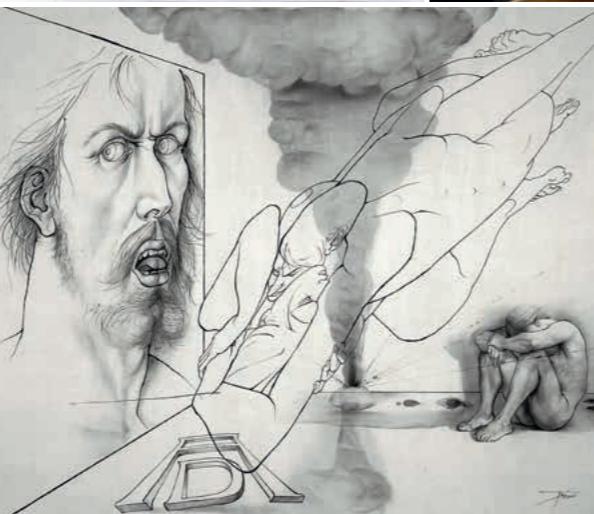
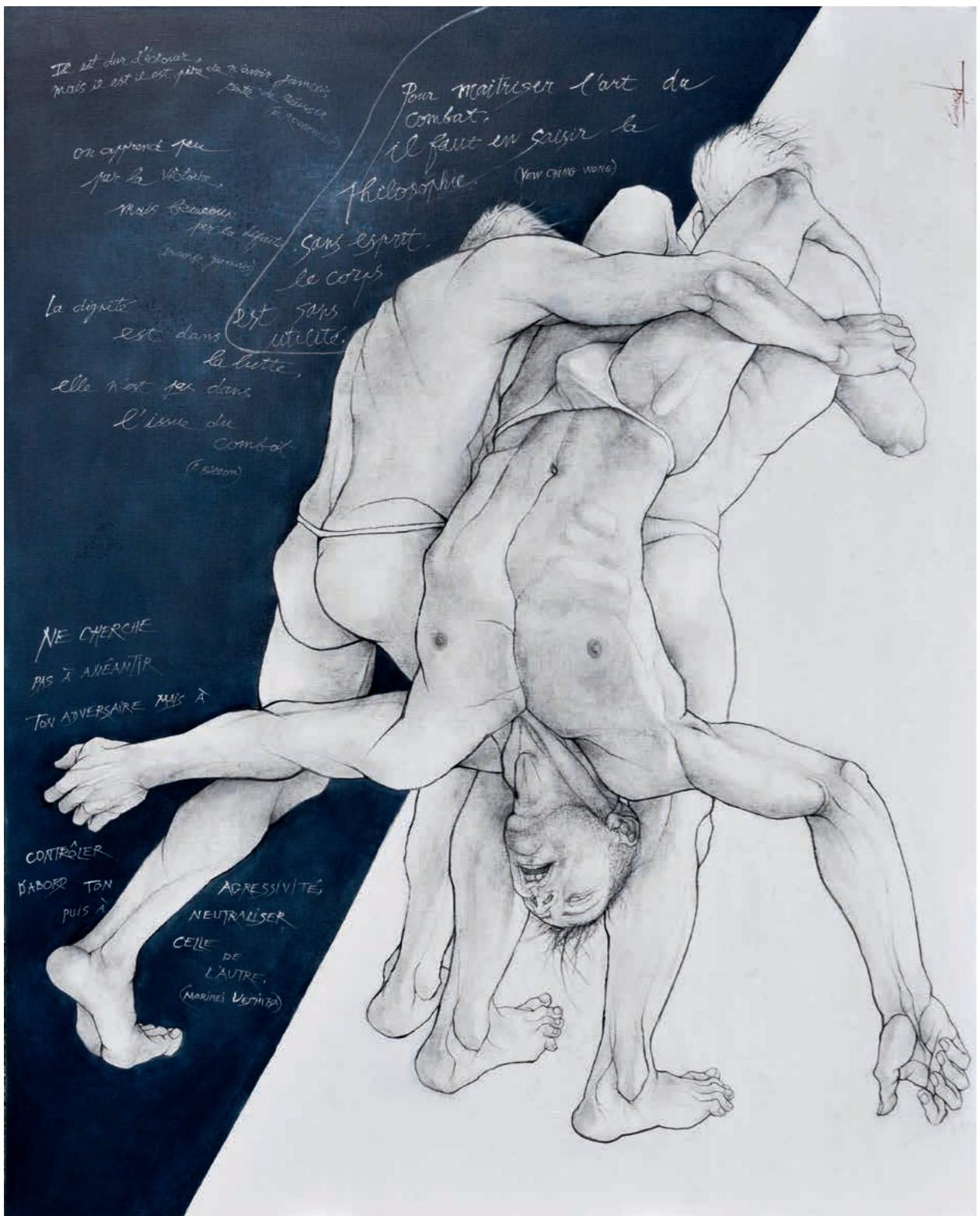
En haut : sous la Coupole du Palais de l'Institut de France, le chœur Opéra Junior, lauréat du prix Liliane Bettencourt pour le chant choral 2025, dirigé par Albert Alcaraz, a interprété des œuvres de Stephen Leek et Steve Dobrogosz.

Au centre : dans la grande salle des séances, la délégation de l'Académie royale de Belgique entourait Coline Serreau, Laurent Petitgirard et Adrien Goetz, membres du bureau 2025 de l'Académie des beaux-arts.

Ci-dessus : l'Orchestre de Picardie était dirigé par Martin Matalon, à gauche, et Laurent Petitgirard, à droite.

À gauche : Michaël Levinas, membre de la section de composition musicale.

Photos Édouard Brane et Patrick Rimond



Pavillon Comtesse de Caen (Palais de l'Institut de France)

« TRÉMOIS, L'ANATOMIE DU TRAIT »

L'Académie des beaux-arts a rendu hommage à l'œuvre de Pierre-Yves Trémois (1921- 2020), membre de la section de gravure et dessin de l'Académie des beaux-arts, à travers l'exposition « Trémois, l'anatomie du trait », présentée du 18 juin au 28 septembre 2025 au Pavillon Comtesse de Caen.

Pierre-Yves Trémois est un artiste d'une rare intensité dont l'œuvre a marqué le monde de l'art par son trait incisif, sa précision anatomique et son exploration fascinante des liens entre l'humain, l'animal et le sacré. Son travail continue d'inspirer et de questionner, nous rappelant que l'art est un langage universel, où la beauté se conjugue avec l'intelligence et la sensibilité.

Graveur, dessinateur, peintre, sculpteur, céramiste, orfèvre, Pierre-Yves Trémois est un artiste total dont l'œuvre immense et singulière traverse le XX^e siècle comme une ligne tendue entre tradition et modernité. Trémois a fait du trait une langue souveraine, rigoureuse et sensuelle, capable de dire à la fois la beauté du monde et ses énigmes les plus profondes.

Formé à l'École nationale supérieure des Beaux-Arts de Paris, lauréat du Grand prix de Rome en 1943, il s'écarte rapidement des académismes pour forger une écriture graphique qui lui est propre, nerveuse, précise, vibrante. Il y engage le corps humain - thème central de son œuvre - qu'il traite avec une exactitude anatomique impressionnante autant qu'avec une émouvante liberté.

Fasciné par les tensions entre Eros et Logos, chair et esprit, chaos et ordre, il fait se rencontrer dans le bronze ou l'argile, sur le cuivre ou sur la toile, les figures de la mythologie, les avancées de la science et les pulsions humaines dans leur paradoxe diversité. Son univers, nourri par la littérature, la philosophie, la biologie, va le conduire naturellement à illustrer, dès 1945 et durant près de 50 ans, les textes incontournables de Nietzsche, Baudelaire, Montherlant, Rostand, Claudel... avec ce souci permanent que le trait ne soit pas simple représentation, mais source d'interrogation, de révélation.

1963 est une année décisive, celle de sa rencontre avec Catherine. Plus que son inspiratrice, elle sera son double, par lequel il respire, crée et dans lequel il se dissout.

Élu le 8 février 1978 membre de l'Académie des beaux-arts, il laisse une œuvre dense, imprégnée par la lumière de son trait, la mémoire des formes et la question toujours ouverte de ce qu'est l'homme dans l'univers.

Cette rétrospective, dont le commissariat était assuré par Yvan Brohard, aura permis de redécouvrir son univers, de plonger dans son graphisme fulgurant et de mesurer l'ampleur de son héritage. Pierre-Yves Trémois demeure un témoin essentiel de son temps, de notre temps, un créateur dont la quête artistique résonne bien au-delà des générations. ■

Page de gauche : *La lutte II*, 2017, acrylique sur toile, 175 x 138 cm.
En dessous : lors du vernissage, Catherine Trémois, veuve de l'artiste, Yvan Brohard, commissaire de l'exposition, et le secrétaire perpétuel Laurent Petitgirard. Photo Patrick Rimond

Au centre : *Dürer IV*, tempéra sur lin, 1981, 195 x 227 cm.

Ci-dessus : vue de l'exposition avec, au premier plan, le *Saint-Pierre*, bronze poli miroir, 1977, 48 x 73 x 9 cm.

Photo Patrick Rimond

Ci-contre : *87TR94*, vase, céramique, 1994, 48 x 44,4 cm.

© ADAGP, Paris, 2025



Depuis 2019, le musée invite régulièrement un artiste contemporain à concevoir une exposition en lien avec la variété de ses collections. Jean-Baptiste Sécheret est le dixième à participer à ces « Dialogues inattendus ». C'est presque naturellement qu'il a choisi de « dialoguer » avec deux tableaux de Claude Monet : *Sur la plage à Trouville* et *Camille à la plage* — merveilleux portrait de la première femme de l'artiste. Trouville, Jean-Baptiste Sécheret y est venu depuis l'enfance, y séjournant pour de longues périodes. Comme d'autres peintres avant lui, il a pris la mesure de ce ciel, si changeant, de la mer, de la plage, à toutes les heures de la journée et en toutes saisons. Pendant des décennies, il est donc revenu inlassablement sur ce motif en le déclinant sous forme de dessins, de pastels, d'estampes, d'huiles, avec une justesse qui le rend digne de ses illustres prédecesseurs. ■



En haut : Jean-Baptiste Sécheret, *La rue de Paris*, 2025, huile sur lithographie marouflée sur toile, 90 x 120 cm. © Studio Christian Baraja SLB

Ci-dessus : Claude Monet (1840-1926), *Sur la plage à Trouville*, 1870, huile sur toile, 38 x 46 cm. Paris, musée Marmottan Monet. © musée Marmottan Monet / Studio Christian Baraja SLB



En haut : Félix Vallotton (1865-1925), *Femme nue assise dans un fauteuil*, 1897, huile sur carton marouflé sur bois, 28 x 27,5 cm. Grenoble, musée de Grenoble. © Musée de Grenoble - J.L. Lacroix

À gauche : Michael Ancher (1849 1927), *La sieste [Middagshvil]*, 1890, huile sur toile, 62 x 79 cm. Skagen, Art Museums of Skagen. © Art Museums of Skagen

Ci-contre : Anonyme, *Jeune fille endormie*, vers 1615-1620, huile sur toile, 67,5 x 74 cm. Budapest, Szépművészeti Múzeum / Museum of Fine Art. © Szépművészeti Múzeum / Museum of Fine Arts, Budapest

Musée Marmottan Monet - Académie des beaux-arts

« L'EMPIRE DU SOMMEIL »

L'exposition « L'Empire du sommeil » explore, pour la première fois en France, les représentations de cet état mystérieux qui occupe un tiers de notre vie et qui a nourri la création depuis l'Antiquité. Elle est présentée au musée Marmottan Monet du 9 octobre 2025 au 1^{er} mars 2026.

Placée sous le commissariat de Laura Bossi, neurologue et historienne des sciences, et de Sylvie Carlier, directrice des collections du musée, l'exposition montre l'étendue et la variété des thèmes iconographiques représentés par les artistes à travers les âges. En accord avec l'esprit des collections du musée, elle se concentre sur le « long dix-neuvième siècle », des Lumières à la Grande Guerre, convoquant aussi un choix d'œuvres anciennes ou contemporaines qui éclairent la fascination du sujet et son étonnante persistance, au-delà des évolutions philosophiques et scientifiques.

Tous, nous dormons, même les insomniaques. Le sommeil, ce doux besoin qui occupe un tiers de notre vie, nous est nécessaire, et nous procure un grand bonheur. Il apporte le repos, et l'oubli des peines de la veille. Cet état mystérieux dans lequel on « tombe » à nourri la création depuis des millénaires. Innombrables, les artistes qui nous ont laissé des portraits de leurs proches – parents, époux, amants – ou de leurs modèles endormis, au creux de la nuit ou le plus souvent le jour, pendant la sieste. C'est peut-être le sommeil des innocents – nouveau-nés, enfants, bêtes familières, chats, chiens... – qui exprime au mieux l'abandon au bonheur de l'inconscience. Mais le sommeil montre aussi un aspect ambigu, il peut évoquer la mort, la vulnérabilité, la dépossession de soi ; il impose d'abandonner la vigilance, d'accepter l'oubli, de ne plus veiller ni surveiller...

Cent-trente œuvres sont réunies pour l'occasion – peintures, sculptures, œuvres graphiques, objets, documents scientifiques – issues de collections privées ou de grandes institutions françaises et internationales. Le parcours, composé de huit sections thématiques, propose une traversée à la fois esthétique et savante des visages du sommeil et de ses troubles

Pour saisir les diverses facettes du sommeil, il faut remonter aux origines de la culture occidentale – la Bible d'abord puis la permanence des mythes antiques revisités à la Renaissance. Dans la Genèse, le sommeil appartient à la symbolique des origines : Adam est endormi lors de la création d'Eve. Dans la mythologie grecque, la Nuit (Nyx) engendre Hypnos (le sommeil) et Thanatos (la mort). Au XIX^e siècle, les portraits et photographies de cadavres sur leur lit de mort, apparemment endormis, parés pour le souvenir, rappellent cette proximité du repos éternel et du sommeil quotidien. ■



OUVERTURE AU PUBLIC DE LA MAISON-ATELIER LURÇAT



À l'occasion du centenaire de sa construction et après 5 ans de travaux, la Maison-atelier Lurçat, située Villa Seurat dans le XIV^e arrondissement de Paris, fleuron du patrimoine de l'Académie des beaux-arts, a ouvert ses portes au public le 4 juillet dernier.

Lieu de vie et de travail de Jean Lurçat (1892-1966), membre de l'Académie des beaux-arts, peintre-cartonnier de renommée internationale, grand rénovateur de la tapisserie du XX^e siècle, elle a été construite en 1925 par son frère, l'architecte André Lurçat (1894-1970).

Conduits depuis le printemps 2020 par le groupement de h2o architectes, Équilibre structures, Gt2i et VPEAS sous la direction de l'Académie des beaux-arts, les travaux de restauration de ce chef d'œuvre parisien du Mouvement moderne ont permis de le mettre en conformité et de restituer son état architectural originel.

Outre le caractère novateur de l'architecture d'André Lurçat, concepteur de sept autres maisons de la Villa Seurat, la visite permet de découvrir les nombreuses céramiques, tapisseries, peintures et dessins de Jean Lurçat, un artiste majeur du XX^e siècle.

La Maison-atelier Lurçat a été léguée en 2010 à l'Académie des beaux-arts par la veuve de l'artiste, Simone Lurçat (1915-2009) avec les collections et le fonds d'archives qu'elle abrite. Construite entre 1924 et 1925, elle a été surélevée en 1929 pour créer un second atelier. Lieu de mémoire, maintenue dans son état d'origine avec son décor et son mobilier, la Maison-atelier a été classée Monument historique en décembre 2018.

Depuis 2010, l'Académie des beaux-arts s'est attachée à un travail d'identification, de classement et de reconditionnement du fonds d'archives (correspondance, notes personnelles, manuscrits d'articles et de conférences, coupures de presse et publications, photographies, échanges avec ateliers de tissage, collectionneurs, conservateurs de musées et galeristes...).

Conformément aux volontés de Simone Lurçat qui, par le legs de ce lieu unique à l'Académie des beaux-arts, lui a confié le soin de faire rayonner l'œuvre d'une personnalité majeure de la vie artistique du XX^e siècle et de la rendre accessible au plus grand nombre, la maison-atelier de Jean Lurçat s'appréhende désormais comme une entité englobant les œuvres de l'artiste et les objets de sa vie quotidienne.

La Maison-atelier Lurçat est ouverte tous les vendredis et samedis sur inscription pour des visites commentées d'une durée de 45 minutes. Elle comporte aussi une librairie-boutique. ■

Page de gauche : la Villa Seurat, dans le XIV^e arrondissement de la capitale. En haut : extérieur de la maison-atelier de Jean Lurçat, et vues de l'espace d'exposition nouvellement créé, de l'atelier au dernier étage, de la chambre à coucher et du salon encore occupés de leur mobilier d'origine.

Photos Antonio Martinelli et Patrick Rimond

Maison-atelier Lurçat, 4 Villa Seurat - 75014 Paris
www.maisonatelierlurcat.fr

Pavillon Comtesse de Caen (Palais de l'Institut de France)

« LE MUSÉE SECRET DE LA COMTESSE DE CAEN »

Du 10 octobre au 30 novembre 2025, l'Académie des beaux-arts a présenté au Pavillon Comtesse de Caen une exposition consacrée à Anne-Sophie Marchoux, comtesse de Caen (1809-1870), l'une des grandes mécènes de l'Académie des beaux-arts qui léguera sa fortune et la galerie Vivienne à l'institution afin de soutenir les lauréats des grands prix de Rome de peinture, sculpture et architecture.

Le musée de la comtesse, installé dans le pavillon qui porte aujourd'hui son nom, accueillit entre 1879 et 1968 des tableaux, sculptures et dessins d'architecture signés de jeunes artistes dont certains siégeront ensuite à l'Académie. Autour de la personnalité d'Anne-Sophie Marchoux, l'exposition a présenté les œuvres d'artistes qui ont su, tout en restant fidèles à la tradition, s'adapter aux exigences de leur temps. Scindées en sections thématiques autour du nu, du portrait et du dessin d'architecture, les salles du pavillon ont accueilli une cinquantaine d'œuvres spécialement restaurées ou prêtées pour l'événement.

Parmi les plus belles pièces, signalons la grande *Étude* (1886) au pastel de Lucien Doucet, la *Salomé* (1880) d'Aimé Morot, le *Jeune Ephèbe* de Louis Lejeune (1913) ou encore le dessin d'après *La Paroi noire de Pompéi* (1876) de Louis Bernier.

« Figure de la mécène moderne par son rôle de soutien à la jeunesse artiste et à la création contemporaine, la comtesse laisse en héritage son histoire, celle d'une femme puissante et philanthrope, et des collections d'un genre unique » souligne France Lechleiter, docteur en histoire de l'art, spécialiste des collections de Caen à l'Académie des beaux-arts et chargée des collections de la Bibliothèque et de la villa Marmottan, qui a assuré le commissariat général et scientifique de l'exposition ainsi que la rédaction du catalogue. ■



Page de droite : Adolphe Yvon, *Portrait de la comtesse de Caen* (détail), 1875, huile sur toile, 189 x 137 cm. © Académie des beaux-arts / Studio SLB Christian Baraja

Ci-dessus : Aimé Morot (1850-1913), *Salomé* (détail), 1880, huile sur toile, 220 x 195 cm. Paris, Académie des beaux-arts, collection musée de Caen. © Studio SLB - Christian Baraja

Au centre : François Schommer, *La Villa Médicis couronnant la comtesse de Caen*, 1883, plafond du Pavillon comtesse de Caen. © Académie des beaux-arts / Patrick Rimond

À droite : Louis-Aimé Lejeune (1884-1969), *Jeune Éphèbe*, 1913, plâtre teinté, 207 x 46 x 56 cm. Paris, Académie des beaux-arts, collection comtesse de Caen. © Studio SLB - Christian Baraja





Ci-dessus : la verrière de la Galerie Vivienne, l'entrée au 4, rue des Petits Champs, ornée des cariatides conçues en 1880 par Anne-Sophie Marchoux, comtesse de Caen et fille du commanditaire, et La Galerie de l'Académie des beaux-arts avec ses vastes espaces d'exposition sur deux niveaux. Photos Patrick Rimond



OUVERTURE DE LA GALERIE DE L'ACADEMIE DES BEAUX-ARTS NOUVEL ESPACE D'EXPOSITION DE L'ACADEMIE À PARIS

L'Académie des beaux-arts, copropriétaire de la Galerie Vivienne depuis le legs en sa faveur de la Comtesse de Caen en 1870 (voir pages précédentes), a décidé de transformer l'un des commerces situés dans ce passage en nouvel espace d'exposition, La Galerie de l'Académie des beaux-arts, associé à une librairie-boutique. Elle a ouvert ses portes avec l'exposition de restitution des artistes en résidence à la Villa Dufraine - Académie des beaux-arts, « Un soleil à peine voilé » (voir pages suivantes).

Située dans le II^e arrondissement à Paris, la Galerie Vivienne a été construite entre 1823 et 1826 par l'architecte François-Jean Delannoy sur l'emplacement de l'ancien hôtel Vanel de Serrant, entre la rue Vivienne, la rue des Petits-Champs et la rue de la Banque. Étendue sur 176 mètres et profitant de trois accès sur rues, la galerie comptait à l'origine 70 boutiques (salons de thé, librairies, tailleur de luxe, etc.). Elle est ornée au sol d'une magnifique mosaïque de marbre et de carreaux de céramique colorés conçue par Giandomenico Facchina en 1880 et de bas-reliefs réalisés notamment par Anne-Sophie Marchoux, comtesse de Caen et fille du commanditaire.

Dès ses débuts, la Galerie Vivienne attire une clientèle aisée et cultivée. Elle connaît son âge d'or sous la Restauration et la Monarchie de Juillet, puis perd peu à peu son attrait avec la construction des grands boulevards par le baron Haussmann et la création des grands magasins à la fin du XIX^e siècle. En 1961, la coupole de sa verrière s'effondre dans l'indifférence générale et elle est menacée à plusieurs reprises de destruction. Des travaux sont finalement entrepris sous la direction de l'architecte Marc Saltet, regretté membre de l'Académie des beaux-arts. En 1974, elle est inscrite à l'inventaire des Monuments historiques mais il faut attendre les années 1980 pour qu'elle retrouve son attrait. Jean-Paul Gaultier y installe son atelier en 1986 et y organise des défilés de mode, contribuant ainsi à son renouveau.

Aujourd'hui, la Galerie Vivienne est un haut lieu patrimonial et l'ouverture de cet espace d'exposition par l'Académie des beaux-arts renforce son rôle de témoin historique vivant de la vie artistique parisienne contemporaine. Elle fête en 2026 le bicentenaire de son inauguration et de son appellation actuelle. ■

La Galerie de l'Académie des beaux-arts
Galerie Vivienne - 4 rue des Petits Champs - 75002 Paris

À gauche : vue de l'exposition « L'Art vu par la BD », qui se tient jusqu'au 28 février 2026 à La Galerie de l'Académie des beaux-arts.
Photo Patrick Rimond

La Galerie de l'Académie des beaux-arts

« UN SOLEIL À PEINE VOILÉ »

EXPOSITION DES ARTISTES EN RÉSIDENCE À LA
VILLA DUFRAINE - ACADEMIE DES BEAUX-ARTS

C'est à la toute nouvelle Galerie de l'Académie des beaux-arts (voir pages précédentes), situé au cœur de la galerie Vivienne à Paris, que s'est tenue l'exposition de restitution des artistes en résidence à la Villa Dufraine - Académie des beaux-arts, du 17 octobre au 29 novembre.

8 artistes ont séjourné pendant 8 mois, à la Villa Dufraine - Académie des beaux-arts, à Chars dans le Val d'Oise, réunis autour du commissaire Andy Rankin.

Ce modèle de résidence inédit a été proposé par Jean-Michel Othoniel, membre de l'Académie des beaux-arts et directeur du lieu depuis 2021. Créé en 2023 en accord avec l'esprit et la situation géographique de la Villa, le programme de résidence accueille chaque année un collectif de jeunes artistes et un commissaire d'exposition issus des écoles d'arts et universités, et réunis autour d'un projet d'exposition commun. Pour la troisième édition, il avait été demandé au collectif retenu un projet en lien avec le bicentenaire de l'invention de la photographie. « Un soleil à peine voilé » est le titre de cette exposition originale. ■

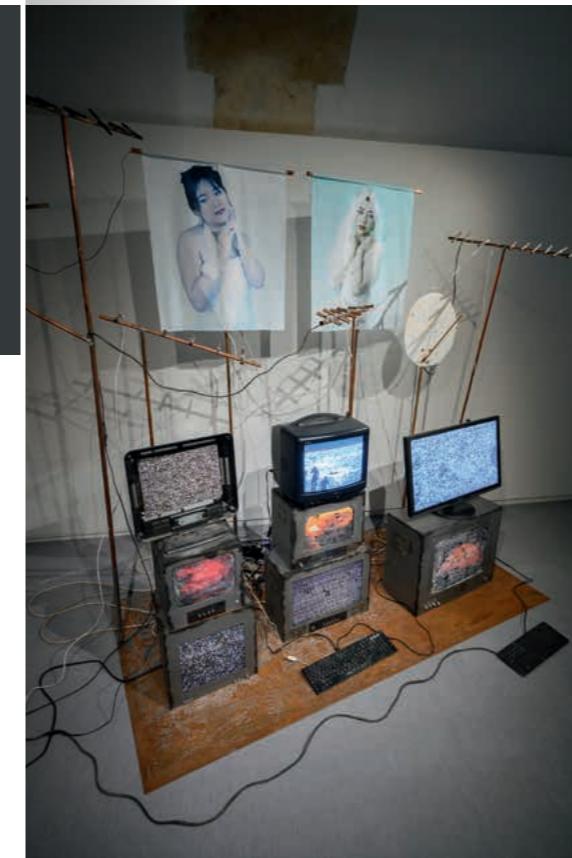


Le collectif 2025

Autour d'Andy Rankin, le collectif est composé de 8 artistes : Louise Belin, Megan Bruinen, Liên Hoàng-Xuân, Elouan Le Bars, Puqi Liu, Mathieu Sauvat, Anne Swaenepoël et Maxime Vignaud. Ces artistes sont diplômés des Beaux-Arts de Paris, de l'École nationale supérieure d'arts de Paris-Cergy (ENSAPC), de la Villa Arson (Nice) et de la LUCA School of Arts (Bruxelles).

“En ces temps incertains, où les oracles du GIEC* et les menaces constantes de guerres ne cessent de tracer pour nous l'horizon de la fin, ne reste qu'une seule question obsédante : comment réagir ? Que faire dans un monde qui se sait condamné ? Pendant huit mois de recherche et d'expérimentation, les huit artistes et le curateur ont exploré la notion de catastrophe. Initialement ancrée dans une fiction autour d'une méga éruption solaire, la résidence s'est progressivement ouverte à toutes les résonances que porte l'idée de fin du monde... et du commencement de tant d'autres ! Si ce monde s'effondre, nous refusons la résignation et nous en inventerons d'autres, comme nous y exhorte si bien l'ambigu Philip K. Dick : "Si vous trouvez ce monde mauvais, vous devriez en voir quelques autres" Chaque œuvre présentée dans « Un soleil à peine voilé » se déploie comme un récit autonome, ouvrant son propre horizon pour inviter les visiteurs à traverser un kaléidoscope de futurs possibles. Si l'apocalypse n'est pas désirée, elle est ici convoquée dans son sens originel : celui d'un dévoilement, d'une révélation. Une manière d'inviter chacun à ralentir, à déplacer son regard, à accueillir l'inattendu. Reliés par un fil ténu, désir et désastre sont envisagés non pas comme des forces antagonistes mais comme deux puissances de potentialités et de création. L'exposition sera ensuite prolongée au Musée des Arts et Métiers - (CNA).

Andy Rankin, commissaire de l'exposition



Page de gauche et en haut : le secrétaire perpétuel Laurent Petitgirard, accompagné de Jean-Michel Othoniel, membre de la section de sculpture et directeur de la Villa Dufraine et le curateur et commissaire d'exposition Andy Rankin accueillaient les visiteurs lors du vernissage, au sein de la toute nouvelle Galerie de l'Académie des beaux-arts (voir pages précédentes).

Ci-dessus : les œuvres exposées des artistes en résidence, en 2025, Liên Hoàng-Xuân, Mathieu Sauvat et Puqi Liu.

Photos Patrick Rimond



Palais de l'Institut de France

LES GRAND PRIX DE L'ACADEMIE DES BEAUX-ARTS

Sur la proposition de Laurent Petitgirard, son secrétaire perpétuel, l'Académie des beaux-arts a créé, en 2023, les « Grands Prix de l'Académie des beaux-arts ». Ces distinctions complètent les nombreux prix que l'Académie attribue chaque année.

9 Grands Prix, correspondants aux 9 sections de l'Académie (peinture, sculpture, architecture, gravure et dessin, composition musicale, membres libres, cinéma et audiovisuel, photographie, chorégraphie) décernés à raison de trois par an, viennent mettre à l'honneur des artistes de nationalité française ou étrangère s'étant illustrés grâce à l'excellence de leur carrière ou au caractère particulièrement remarquable d'une œuvre ou d'une action récente. Attribués sur la proposition de chaque section, ils sont dotés de 30 000 euros, que chaque lauréat est invité à répartir entre plusieurs artistes dont il apprécie le travail.



À gauche : Pierre de Meuron et Jacques Herzog.
© Diana Pfammatter

En haut : Jacques Herzog était reçu sous la Coupole du Palais de l'Institut de France, le 15 octobre dernier, pour la remise du Grand Prix d'Architecture de l'Académie des beaux-arts. © Édouard Brane

Ci-dessus : Pascale Marthine Tayou, Grand Prix de l'Académie des beaux-arts en sculpture 2025.
© Lorenzo Fiaschi. Courtesy Galleria Continua, San Gimignano / Beijing / Les Moulins / Habana et VnH Gallery



JACQUES HERZOG & PIERRE DE MEURON GRAND PRIX DE L'ACADEMIE DES BEAUX-ARTS EN ARCHITECTURE 2025

Nés en 1950 à Bâle, Jacques Herzog et Pierre de Meuron étudient l'architecture à l'École polytechnique fédérale de Zurich (ETH Zurich) de 1970 à 1975, où ils suivent notamment les enseignements d'Aldo Rossi et Dolf Schnebli. Fondée en 1978 à Bâle, leur agence Herzog & de Meuron va rapidement s'imposer comme une figure majeure de l'architecture contemporaine grâce à une approche singulière centrée sur la matérialité et la précision technique. Leur travail se caractérise par une mise en œuvre particulièrement rigoureuse et inventive des matériaux de construction, notamment le béton, la pierre et le bois. Leur architecture se veut à la fois rationnelle et expressive, en dialogue avec le contexte urbain et culturel dans lequel elle s'inscrit. Ils invitent des artistes à intervenir sur leurs projets : des sculpteurs ou des peintres à l'instar de Rémy Zaugg, associé au projet du centre commercial et culturel Fünf Höfe à Munich (2003), Thomas Ruff, Michael Craig-Martin et l'artiste chinois Ai Weiwei pour le stade national de Pékin (2008). Ils consacrent une part importante de leur activité à l'enseignement : à l'ETH Zurich (1999-2018), à la Harvard Graduate School of Design (1989-2014). En 1999, ils fondent l'ETH Studio Basel, un laboratoire de recherche sur les transformations urbaines.

Parmi leurs projets emblématiques figurent la transformation de la Tate Modern à Londres (2000), l'Elbphilharmonie à Hambourg (2016), la tour résidentielle 56 Leonard Street à New York, le Caixa Forum à Madrid (2002), ou encore les Beirut Terraces à Beyrouth (2017). En France, ils signent la réalisation de logements sociaux rue des Suisses à Paris (prix de l'Équerre d'argent en 2001), le stade Matmut Atlantique de Bordeaux (2015) et une tour résidentielle à balcons arrondis à Lyon Confluence (2018). En 2001, ils reçoivent le Prix Pritzker. Suivent la Royal Gold Medal du Royal Institute of British Architects (2007), le Praemium Imperiale de la Japan Art Association (2007), puis le RIBA Jencks Award (2015). Aujourd'hui, Herzog & de Meuron continue de produire une architecture en constante évolution, à la croisée de l'expérimentation technique, de la réflexion urbaine et du dialogue artistique. Leur pratique conjugue recherche, innovation et engagement culturel, et reste l'une des plus influentes sur la scène architecturale mondiale. ■

Ce Grand prix leur a été remis sous la Coupole du Palais de l'Institut de France, le mercredi 15 octobre 2025, par Dominique Perrault. Cette cérémonie a été suivie d'une conversation animée par Francis Rambert, correspondant de la section d'architecture. Jacques Herzog a notamment évoqué le principe au cœur de la démarche de l'agence, l'esthétique et la dimension exploratoire.

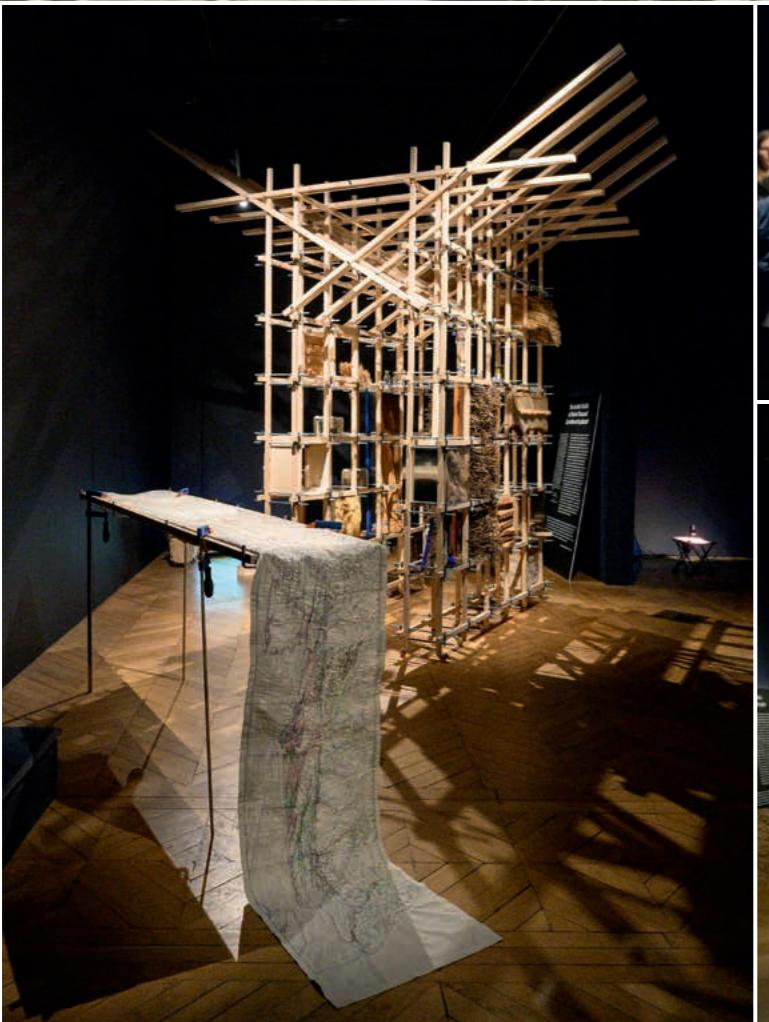
PASCALE MARTHINE TAYOU GRAND PRIX DE L'ACADEMIE DES BEAUX-ARTS EN SCULPTURE 2025

Né à Nkongsamba, au Cameroun, en 1966, Pascale Marthine Tayou vit et travaille entre Gand, en Belgique, et Yaoundé, au Cameroun. Sa pratique se caractérise par sa variabilité, refusant de se cantonner à un médium ou à un thème unique. Artiste autodidacte, voyageur infatigable, Pascale Marthine Tayou est un sculpteur des identités en mouvement. Ses créations, en apparence légères, interrogent les tensions entre l'individu et le collectif, entre la mémoire ancestrale et les mutations contemporaines. Profondément humaniste, son œuvre vise à rassembler les êtres humains au-delà de leurs différences, mettant en scène l'image de l'homme qui se déplace à travers le monde et qui explore la question du village global. C'est dans ce contexte qu'il aborde ses origines africaines et les questionnements qu'elles engendrent. Dès le début de sa carrière, Pascale Marthine Tayou a ajouté un « e » à son prénom et à son nom de famille, leur donnant ainsi une terminaison féminine et s'éloignant de l'autorité artistique patriarcale et des rôles genrés. Il en va de même pour toute tentative de réduire son travail à une origine géographique ou culturelle spécifique : son œuvre est délibérément mobile, insaisissable, hétérogène.

Depuis le début des années 1990, et notamment sa participation à la Documenta 11 (2002) à Kassel ainsi qu'à la Biennale de Venise (2005 et 2009), Pascale Marthine Tayou jouit d'une reconnaissance internationale. Il a participé à un grand nombre d'expositions internationales et événements artistiques comme la Triennale de Turin (2008), les Biennales de Kwangju (1997-1999), Santa Fe (1997), Sydney (1997), La Havane (1997-2006), Liverpool (1999), Berlin (2001), São Paulo (2002), Münster (2003), Istanbul (2003) et Lyon (2000-2005). Ses œuvres figurent dans les collections de prestigieuses institutions internationales comme le Centre Pompidou (France), le MUDAM (Luxembourg), ARKEN Museum for Moderne Kunst (Danemark), le SMAK (Belgique), Stedelijk Museum voor Actuele Kunst (Belgique), le Kunsthuis de Bregenz (Autriche), le Guggenheim Museum d'Abu Dhabi (Arabie Saoudite) ou encore la Tate Modern (Royaume-Uni). ■

Ce Grand Prix lui a été remis sous la Coupole du Palais de l'Institut de France le mercredi 28 janvier 2026.

À retrouver sur la chaîne YouTube de l'Académie des beaux-arts



Pavillon Comtesse de Caen (Palais de l'Institut de France)

« ÉMULATIONS II »

CONCOURS D'ARCHITECTURE DE L'ACADEMIE DES BEAUX-ARTS 2025 (PRIX CHARLES ABELLA)

Le Pavillon Comtesse de Caen (Palais de l'Institut de France) accueille du 11 décembre 2025 au 1er février 2026 l'exposition *Émulations II* qui présente les projets des quatre finalistes de l'édition 2025 du Concours d'architecture de l'Académie des beaux-arts (Prix Charles Abella). Le Concours propose depuis 2023 une thématique commune, choisie lors de la séance annuelle des cinq académies de l'Institut de France. Après *Écritures* en 2023, les candidats ont été invités cette année 2025 à se saisir du thème *Migrer*.

Sélectionnés parmi 50 candidatures reçues cette année et 6 équipes présélectionnées, les 4 projets finalistes de cette édition traduisent des compréhensions bien différentes de l'action et du concept de migration, mais tous ont néanmoins en commun d'opérer un déplacement par rapport à une définition traditionnelle, ou commune, de l'architecture.

Deuxième exposition du cycle, *Émulations II* emprunte son titre aux Prix d'émulation pour lesquels les étudiants de l'Académie royale d'architecture concourraient mensuellement à partir du XVIII^e siècle. Les projets présentés traduisent le foisonnement des ressources dont dispose et qu'invente l'architecture pour traiter de questions urgentes, qui concernent le corps collectif. L'émulation, en 2025, reflète différentes façons de penser et de faire, mais une préoccupation commune de prendre part à la vie de la cité et du monde.

Lauréat 2025 : *Jardins de l'immersion*, Mathieu Lucas, avec Robin Meier et Thomas Bur
À partir d'une observation scientifique des mouvements et des dynamiques dans l'atmosphère, les six *Jardins de l'immersion* explorent les trajectoires de plusieurs agents : la brume, le plancton, l'eau verte, les spores et les poussières, l'azote et le carbone, les thermodynamiques. Suivre leurs migrations tentent de révéler des alliances inattendues, de nouvelles solidarités et la co-construction d'un monde fini où nous sommes intimement liés à l'ensemble du vivant.

La rivière et le placard, Bernadetta Budzik & Rachel Rouzaud, finalistes

La rivière et le placard raconte un Grand Tour suivant les voies d'eau d'un territoire imaginé comme un hyper-bassin versant au cœur de l'Europe, des montagnes polonaises jusqu'à l'embouchure du Havre. Le résultat est présenté sous trois formes dans l'exposition : un placard, un tapis et un film.

arèneurope, Étienne Gilly & Gianluca Gadaleta, finalistes

arèneurope explore l'Europe comme un territoire traversé par l'énergie, les migrations et les mémoires. En regardant, en écoutant ses marges, le projet révèle une géographie spectrale où les infrastructures et les flux exposent les tensions et paradoxes du projet politique européen.

Chambre souple, Iris Lacoudre, finaliste

Chambre souple prend comme point de départ l'instabilité, comme processus de recherche. Suivant les traces du lin, le projet assemble ces matières souples pour proposer une enveloppe malléable entre habit et habitat. Cette architecture invite à habiter ponctuellement l'exposition, pour envelopper, isoler et porter cette chambre souple. ■

Page de gauche :

Jardins de l'immersion, le projet de Mathieu Lucas (portrait), lauréat 2025 avec Robin Meier et Thomas Bur.

La rivière et le placard, de Bernadetta Budzik & Rachel Rouzaud, finalistes.

Dominique Perrault, membre de la section d'architecture et membre du jury, lors du vernissage de l'exposition.

La Chambre souple, d'Iris Lacoudre, finaliste.

Photos Patrick Rimond



GÉNIES PRÉCOCES

Il y a toujours eu des enfants différents. Ceux qui ne se mêlent pas aux jeux dans la cour de récréation, ceux qui rêvent dans leur coin, inventent des histoires rocambolesques, dessinent dans la poussière, écoutent les oiseaux, partent à l'aventure ou bricolent d'improbables machines. Ceux qui, habités par un besoin irrépressible d'apporter quelque chose au monde, deviennent écrivains, chercheurs, poètes, explorateurs... ou artistes. Enfants prodiges ou génies précoce, ils ont une vision, une perception, un mouvement d'avance. Musiciens ou plasticiens, architectes ou cinéastes, ils s'affranchissent des modèles à l'âge où on les suit, pour inventer des formes nouvelles. L'expérimentation est au cœur de leur pratique, et lorsqu'elle cesse de les étonner, ils en conçoivent une autre. Ils sont toujours au commencement. Rencontrons-en quelques-uns...



Ci-dessus : Emilio Zocchi (1851-1922), Michel-Ange jeune sculptant « La Tête d'un faune », 1861, marbre, galerie d'Art moderne de Florence. Photo droits réservés
La Tête d'un faune, copie d'une sculpture plus ancienne, a été réalisée vers 1488 par Michel-Ange enfant, alors élève du maître Bertoldo di Giovanni. Une anecdote rapporte que Laurent de Médicis, ayant remarqué la statue, lui fit observer que les vieux n'avaient pas une dentition aussi parfaite. Alors l'enfant prit aussitôt le ciseau et fit tomber une dent. Sa promptitude surprit Laurent le Magnifique...

À gauche : Michel-Ange (1475-1564), *David*, 1501-1504, sculpture de marbre, 517 x 199 cm, Galerie de l'Académie de Florence (Italie). © K. G. Orentas / Alamy



ARTHUR RIMBAUD, LE GÉNIAL ADOLESCENT

Par **PIERRE BRUNEL**, membre de la section de morale et de sociologie de l'Académie des sciences morales et politiques

En 2004, un de mes récents étudiants à la Sorbonne, qui allait devenir par la suite un grand éditeur, Charles Ficat, publiait chez Bartillat un essai *D'acier et d'émeraude - Rimbaud*, qui est resté pour moi fondamental. « Notre temps », écrivait-il dès la première page, « a beaucoup à méditer sur Rimbaud. Il incarne une tremblante aventure, un infini mystère, à peine croyable ». Et à bien des égards, ce mystère est celui de sa précocité. Charles Ficat utilise ce mot quand il écrit (p.31) : « *L'apparence de la précocité masque l'acharnement de Rimbaud à l'étude pendant ses jeunes années. Il fut un travailleur enragé* ».

Cette précocité, déjà remarquable dans ses études (il a sauté la classe de sixième), l'est encore davantage dans son œuvre littéraire. Et Charles Ficat ajoute p.55 :

« *Rimbaud, c'est la jeunesse du talent, le surdoué indépassable, la géniale parthénogenèse* ».

Il convient sans doute d'être prudent, et de ne pas confondre cette précocité avec celle de Wolfgang Amadeus Mozart dont le père, Léopold, avait saisi les dons dès l'âge de quatre ans et regroupé dans un album quelques pièces assez simples sous le titre *Pour le clavecin* .

En poésie, un exemple vient de nous être révélé qu'on ne saurait confondre avec celui de Rimbaud, mais qui est particulièrement émouvant. Il s'agit de Hanus Hachenburg, *L'Enfant comète*, que Baptiste Cogitore a évoqué dans le livre remarquable qui porte ce titre et qu'il lui a consacré après plus de quinze ans de recherches. Il vient de paraître en 2025 chez Plon dans la collection Rodéo d'âme. Né le 12 juillet 1929, confié par sa mère à l'orphelinat juif de Prague le 5 septembre 1938, il a été déporté le 24 octobre 1942 au ghetto de Theresienstadt, transféré le 18 décembre 1943 au « camp des familles » de Birkenau et assassiné en juillet 1944, la veille de ses quinze ans, dans une chambre à gaz. Il a laissé de nombreux poèmes en langue tchèque, dont *Eau*, publié le 18 juin 1943 dans le numéro 27 du journal clandestin *Vedem*. Marine de Tilly en cite ces vers traduits en français dans l'article du *Point* (numéro du 7 août 2025, p.70) consacré au volume rassemblant sous le titre *Le poète du ghetto* les œuvres de l'adolescent martyr :

« Nous sommes simplement de l'eau verte tissée et de boue et d'esprit
L'orage nous précipite contre les rochers
Les éclairs et la tempête nous giflent
Le rugissement à travers les débris creux nous guide vers l'avant ».

Rimbaud est présent dans cette évocation bouleversante de Hanus Hachenburg, l'*« Étoile filante »*, qui a encore le visage d'un enfant sur la photographie qui a été conservée. Elle est reproduite sur la page citée du *Point*, et accompagnée de ces deux phrases :

« *Hachenburg était profond, rimbaudien. Toute sa vie brisée, il l'a confiée à l'éclat de ses vers* ».

Nous ne connaissons pas de véritable poème d'Arthur Rimbaud écrit en français avant l'âge de quinze ans. Cet excellent élève, né le 20 octobre 1854 à Charleville dans les Ardennes, était entré en octobre 1861 à la pension Rossat, puis en 1864, donc à l'âge de dix ans, au collège municipal de la ville. On a conservé ce qu'on appelle son « *Cahier des dix ans* ». Mais il est peu révélateur de ce qu'on attendrait de dons exceptionnels, et la poésie en est absente. L'élève brillait plutôt par ses exercices en langue latine qui lui ont valu par la suite des prix de l'académie de Douai et en 1868, l'année de ses quatorze ans, c'est une lettre en vers latins qu'il a adressée au Prince Impérial Louis, le fils de Napoléon III, qui faisait alors sa première communion. La sienne, en 1866, ne semble même pas s'être accompagnée de vers latins. ►

1- Je cite le livre de Marcel Brion, *Mozart*, Paris, Amiot et Dumont, 1955, p.17. « Et très tôt, j'ai joué les vingt pièces pour piano réunies sous le titre *Ce que Mozart a joué et composé entre quatre et six ans* (éditions Philipps, 1930) ».

Page de gauche : Étienne Carjat (1828-1906), *Arthur Rimbaud*, vers 1871, positif direct sur verre, vers 1900. Musée-bibliothèque de Charleville-Mézières

Certes, l'un de ses poèmes en français a pour titre *Les poètes de sept ans*. Mais curieusement, il est bien plus tardif, et lui-même l'a daté du 26 mai 1871, donc entre ses seize ans (le 20 octobre 1870) et ses dix-sept ans. Il y recherche les signes annonciateurs dans son enfance d'une création littéraire différente de la poétique qu'il affiche maintenant. Est-il vrai, comme il l'écrit alors, qu'« À sept ans, il faisait des romans, sur la vie

*Du grand désert, où luit la Liberté ravie,
Forêts, soleils, rios, savanes !*

Nous n'en avons conservé aucune trace. C'étaient des rêves sans doute, sans qu'ils aient pris forme alors dans l'œuvre d'un enfant. Pour moi, la précocité qui pourrait sembler annoncée ici est plus tardive, ce qui n'empêche pas qu'elle soit remarquable.

Il faut attendre la fin de l'année 1869, donc ses quinze ans accomplis, pour ce véritable début d'écrivain qu'est le poème en vers français, *Les Étrennes des orphelins*. Et l'exemple est d'autant plus remarquable qu'il est aussi le premier publié, le 2 janvier 1870, dans *La Revue pour tous*, à laquelle peut-être sa mère était abonnée, mais où avait paru quelques mois plus tôt, le 5 décembre 1869, le poème *Les pauvres gens* de ce Victor Hugo qu'elle abhorrait.

Le 20 octobre 1869, Arthur venait d'avoir quinze ans. Il était entré en classe de première ou, comme on disait alors, de rhétorique. Le professeur de français, Joseph Feuillâtre, était souffrant et il dut être remplacé au début de l'année 1870 par un jeune homme de vingt-et-un ans, Georges Izambard, avec lequel cet élève exceptionnellement doué allait entretenir une relation enrichissante tant pour ses lectures que pour ses débuts d'écrivain.

Baptiste Cogitore, dans *L'Enfant comète* (p.46), n'a pas hésité à établir la comparaison avec Izambard du professeur tchèque qui dans Prague occupé avait enseigné comme il le pouvait la littérature à ses élèves juifs bannis de la société, dont Hanus Hachenburg.

C'est assurément à ce moment-là et dans ces conditions qu'allait s'affirmer Rimbaud créateur. La preuve en est donnée par les trois poèmes qu'il a eu l'audace d'envoyer le 24 mai 1870 à Théodore de Banville avec l'espoir qu'il s'emploierait à faire publier dans la revue *Le Parnasse contemporain* le troisième et le plus long, *Credo in unam* (je crois en une seule déesse, c'est-à-dire Vénus), qui deviendra plus tard *Soleil et chair*. Le second,

Ophélie, était issu d'un devoir de latin fait en classe. Et le premier, d'abord sans titre, qui deviendra un peu plus tard *Sensation* et qu'un grand rimbaudien, Marc Eigeldinger, auteur de *Rimbaud et le mythe solaire* (1964), a qualifié de « poème inaugural », est exemplaire de ce jeune talent exceptionnel :

« Par les soirs bleus d'été, j'irai dans les sentiers,

Picoté par les blés, foulé l'herbe menue.

Rêveur, j'en sentirai la fraîcheur à mes pieds.

Je laisserai le vent baigner ma tête nue.

Je ne parlerai pas, je ne penserai rien :

Mais l'amour infini me montera dans l'âme,

Et j'irai loin, bien loin, comme un bohémien,

Par la Nature, - heureux comme avec une femme. »

J'ai le souvenir d'avoir entendu, dans une librairie des Deux Sèvres, ce beau poème, sous cette forme, récité par une jeune caissière qui le savait par cœur.

Dès les premiers mots, le progrès était sensible de la version adressée à Théodore de Banville (*Par les beaux soirs d'été*) à la nouvelle version confiée à Paul Demeny quelques mois plus tard. Ce poète alors estimé habitait la ville de Douai où était revenu en famille, après la déclaration de guerre avec la Prusse le 19 juillet 1870, le jeune professeur Georges Izambard, devenu l'ami, le protecteur et même le sauveur d'Arthur Rimbaud. L'adolescent avait cherché à fuir l'invasion prussienne en prenant le train pour Paris fin août, mais il avait été arrêté et emprisonné à l'arrivée Gare du Nord, puis relâché le 5 septembre grâce à l'intervention de son professeur et après la défaite de Napoléon III. Et Charleville étant devenu inaccessible, c'est à Douai qu'Izambard avait accueilli et logé dans sa famille, chez ses tantes, son jeune protégé.

Et aujourd'hui plus que jamais, je suis frappé par le succès obtenu dans les établissements d'enseignement français en 2023-2024, quand ce qu'on appelle le *Cahier de Douai* ou les *Cahiers de Douai* fut au programme du baccalauréat, classe de première. Rimbaud avait confié ces poèmes à Demeny avant de quitter Douai pour la seconde fois le 1^{er} novembre 1870. L'année suivante, il lui avait demandé dans une lettre datée du 10 juin 1871, de les détruire, tout en lui remettant de nouveaux poèmes, dont « *Les poètes de sept ans* », précédemment évoqué, *Les pauvres à l'église* et *Le cœur du pitre*. Tout en continuant à user du vers, il s'employait alors à en renouveler l'usage.

L'œuvre majeure de l'année 1871 allait être l'étonnant poème en cent alexandrins, *Le Bateau ivre*, écrit à Charleville au cours de l'été et sans doute retenu pour la soirée d'accueil à Paris, le 30 septembre 1871, par Paul Verlaine et ses compagnons du cercle dit des Vilains Bonhommes. En 2012, ces cents vers ont été gravés sur les murs d'une rue voisine près de l'église Saint-Sulpice. ►



Paul Verlaine (1844-1896), Arthur Rimbaud, juin 1872, dessin à la plume et encre brune sur papier, 12,7 x 9,9 cm. © Drouot



Ernest Pignon-Ernest, *Parcours Arthur Rimbaud*, Paris, 1978.

© Ernest Pignon-Ernest © Adagp, Paris, 2025



Henri Fantin-Latour (1836-1904), *Coin de table*, 1872, huile sur toile, 161 x 223,5 cm. © Musée d'Orsay

Personnages représentés, de gauche à droite : Debout, Elzéar Bonnier, Émile Blémont, Jean Aicard. Assis, Paul Verlaine et Arthur Rimbaud, Léon Valade, Ernest d'Hervilly, Camille Pelletan.

► Précocité, c'est ce qui a frappé les habitués de ce cercle poétique quand Rimbaud y a été introduit par Verlaine avait lequel jusqu'ici il avait seulement correspondu. Celui-ci rapportera plus tard dans ses *Confessions* combien il avait été heureux de faire partager à ses confrères « une admiration, un étonnement extrême en face de ce gamin de seize ans qui avait dès lors écrit des choses, a dit exquiemment Fénelon, "peut-être au-dessus de la littérature" ». Félix Fénelon, né en 1861, n'était assurément pas présent à ce banquet des Vilains Bonhommes, il était trop jeune, et il se montrera plus réservé au sujet du sonnet des *Voyelles* dans un article publié en novembre 1884 dans *La Revue indépendante*. En revanche, était là le poète Léon Valade, collègue de Verlaine à l'Hôtel de Ville de Paris, qui écrivit le 5 octobre à son ami Émile Blémont, alors en voyage de noces en Angleterre, une lettre où il lui présentait « cet effrayant poète de

moins de 18 ans, qui a nom Arthur Rimbaud ». Il lui est apparu comme « le Diable au milieu des docteurs » ou, mieux, comme « un génie qui se lève ». Dans une lettre à un autre absent, Jules Clarétie, le même Léon Valade brossait ces variations :

« Pour augmenter vos remords de n'avoir point assisté au dernier dîner des Vilains Bonhommes, je veux vous apprendre qu'on y a vu et entendu pour la première fois un petit bonhomme de 17 ans, dont la figure presque enfantine en annonce à peine 14, et qui est le plus bel exemple de précocité mûre que nous n'ayons jamais vu : Arthur Rimbaud ».

« Précocité mûre », la formule mérite absolument d'être retenue, et en particulier si l'on pense au *Bateau ivre* que vraisemblablement Rimbaud déclama devant les Vilains Bonhommes en cette soirée du 30 septembre 1871.

Curieusement, après ce poème monumental où il s'est imposé des règles fortes, Rimbaud a évolué vers ce qu'il a appelé lui-même la « liberté libre ». Et cet élan d'un adolescent fugueur va le conduire vers des formes nouvelles. En mai 1872, le vers de onze pieds se substitue à l'alexandrin classique dans le poème intitulé *Larme*, qui conduit

« Loin des oiseaux, des troupeaux, des villageoises »,
là où
« L'eau des bois se perdait sur des sables vierges ».

La versification se fait étonnamment variée dans les poèmes de cette année-là, avant qu'il n'en vienne, en 1873, dans *Une saison en enfer*, à présenter comme des « délires » les poèmes en vers nés de son « alchimie du verbe » encore marquée par « la vieillerie poétique », et par la suite aux poèmes en prose des *Illuminations*, une prose qui parfois, mais rarement, en particulier dans *Marine* et dans *Mouvement*, tend à se rapprocher du vers libre.

Une saison en enfer, le seul livre qu'il ait publié, à Bruxelles en octobre 1873, est le moment où il se met en question, en particulier dans *Délires I* (sa liaison avec Verlaine) et *Délires II* (son entreprise d'une « Alchimie du verbe » qui serait une autre de ses folies). Il n'en poursuit pas moins une quête, une recherche, avec la conviction « qu'il faut être absolument moderne ».

En 1874, les *Illuminations* viennent la confirmer, avec l'annonce d'un « Départ dans l'affection et le bruit neufs » et le culte d'un « Génie » qui ouvre la « fécondité de l'esprit » et « l'immensité de l'univers ». Mais il n'entreprit pas de les publier.

On comprend alors qu'en renonçant à la poésie qui n'a été pour lui qu'une étape préparatoire, il se soit lancé, à l'approche de sa vingtième année, dans ce qui devait devenir sa vie, d'un pays à l'autre et même d'un continent à l'autre, principalement en Afrique à partir de l'année 1880 et de l'arrivée à Aden.

Après l'année 1874, on chercherait en vain une trace volontaire de Rimbaud poète et créateur. « Je ne pense plus à ça », confiera-t-il à son ancien camarade de Charleville Ernest Delahaye, lors d'un bref retour dans sa ville natale en 1879.

Une tout autre activité allait désormais l'occuper et il semblait se désintéresser de ses œuvres poétiques qu'à Paris ses anciens compagnons, principalement Verlaine, s'employaient à faire connaître et aimer. Tout semble avoir été sauvé, même les poèmes de Douai qu'il avait reniés et parmi lesquels figurent certains de ses chefs-d'œuvre, salués comme tels dans les récents programmes du baccalauréat et des concours.

Curieusement, les poèmes de Douai dont il avait demandé en 1871 la destruction, furent réunis et publiés, non sans difficulté, alors que, soigné depuis plusieurs mois à l'hôpital de Marseille d'un cancer incurable, il s'éteignait le 10 novembre 1891, à l'âge de 37 ans. Bien plus qu'un *Reliquaire* (le titre qui lui fut donné), c'était déjà le chef-d'œuvre d'un adolescent génial. ■



JEAN-MICHEL BASQUIAT

« THE RADIANT CHILD »

Par **JEAN-MARC BUSTAMANTE**, membre de la section de peinture de l'Académie des beaux-arts

A lire tout ce qui a été écrit sur l'artiste, on ne peut qu'admirer le scintillement des étoiles allumées sur le passage de la météorite Basquiat, personnage de roman qui nous rappelle l'acteur Terence Stamp dans le film *Théorème de Pasolini*. Un jeune homme très séduisant qui a des rapports sexuels avec tous les membres d'une même famille sans distinctions d'âge ni de genres. Ici, celle de la scène artistique new-yorkaise.

Jean-Michel Basquiat, « The Radiant Child » comme le nomme le poète René Ricard, a réussi dans un temps record à forcer toutes les digues culturelles mises en place par la grande « famille » de l'art, peu enclue à revenir sur des certitudes bien ancrées, celles des avant-gardes dont elle a su imposer les règles depuis la fin de la Deuxième Guerre mondiale. L'époque, la morale, et certaines convictions semblent convenir aux chapelles minimalistes, conceptuelles voire postmodernes. Pourtant en ce début des années 80, le retour de la peinture fait rage et les graffitis envahissent les rues et les rames de métro de New-York, mais peinent à franchir le seuil des galeries et des institutions muséales. Jean-Michel Basquiat va traverser la route et forcer les réticences, armé du désir de revanche des artistes afro-américains. Il milite pour un art activiste et participe un temps aux mouvements pour les droits sociaux et contre l'exclusion.

De père haïtien et de mère portoricaine, il est métis mais préfère se dire noir pour défendre cette communauté qui allait 40 ans plus tard reprendre ses droits parmi les artistes et opérer un rattrapage historique remarquable dans ce premier quart du XXI^e siècle.

Adepte du street-art naissant, Basquiat en marque le territoire avec sa fameuse signature Samo (Same Old Shit), même s'il s'en écarte rapidement, laissant pour le coup tomber ses camarades. Si la contre-culture américaine bat son plein dans la littérature, le théâtre, ou la bande dessinée, elle reste étonnamment marginale chez les peintres, il faut toute l'énergie, le talent, l'acharnement au travail et la grande culture du jeune artiste et de quelques-uns de ses frères et sœurs d'armes pour franchir les ponts et faire sauter les verrous institutionnels.

À lire toutes les références et qualités que confèrent au jeune Basquiat ces exégètes, l'artiste ne pouvait manquer la marche du carrosse qui l'emmènerait vers les plus hautes sphères et le couronner en prince sacrifié sur le veau d'or du succès et de l'argent.

À 4 ans JMB sait lire et écrire, à 8 ans il parle trois langues, jusqu'à 13 ans sa mère, qui a un grand intérêt pour l'art, lui fait découvrir les musées, encourage sa créativité et sa culture et punaise ses dessins dans toute la maison. S'il quitte l'école à 17 ans, il a déjà une large culture et démontre un talent artistique du dessin très précoce, il connaît le MoMA de New-York comme sa poche et s'inspire du milieu urbain qui lui a permis déjà de nombreuses expériences.

Il va par-là, sans distinction aucune se nourrir des arts populaires et des arts primitifs qui selon lui valorisent l'authenticité. L'art brut et Dubuffet le passionnent mais aussi les surréalistes, l'abstraction lyrique bien sûr, pour une approche émotionnelle et gestuelle de la peinture. Grand admirateur de Franz Kline et surtout de Cy Twombly, il se revendique aussi du postmodernisme et utilise des références multiples, aimant brouiller les frontières de l'art savant et de l'art populaire. Adepte des contrastes et des paradoxes, il dira que l'œuvre de Renoir sous ces aspects doucereux est très brutale voire violente, de l'*Odalisque d'Ingres* qu'elle est en train de péter.

Jean-Michel Basquiat ne serait-il qu'un DJ post-moderne virtuose, oui certainement mais avec un immense talent et des acquis culturels et artistiques solides révélant un esprit critique aiguisé.

Nietzsche et Schopenhauer ne lui sont pas étrangers et Basquiat se confie comme un admirateur du pouvoir, de la créativité et de l'individualité.

À la recherche à tout prix de la notoriété, il n'hésite pas à lâcher ceux qui ne sont pas dans la lumière. Il admire les gens pour leur célébrité comme s'il n'y avait que cela qui comptait. Il consomme tout ce qui est cher comme si une fois absorbé il en avait lui-même pris la valeur, dans une New-York des années 80 si bien révélée par la photographe Nan Goldin qui en décrit les trop-pleins et les bâncas jusqu'au fracas et la tragédie humaine provoquée par la drogue et le sida. ►



Ci-dessus : Jean-Michel Basquiat et Andy Warhol, *Untitled* (collaboration no.23) / *Quality*, 1984-1985
 © Estate of Jean-Michel Basquiat. Licensed by Artestar, New York
 © The Andy Warhol Foundation for the Visual Arts, Inc. / ADAGP, Paris 2025

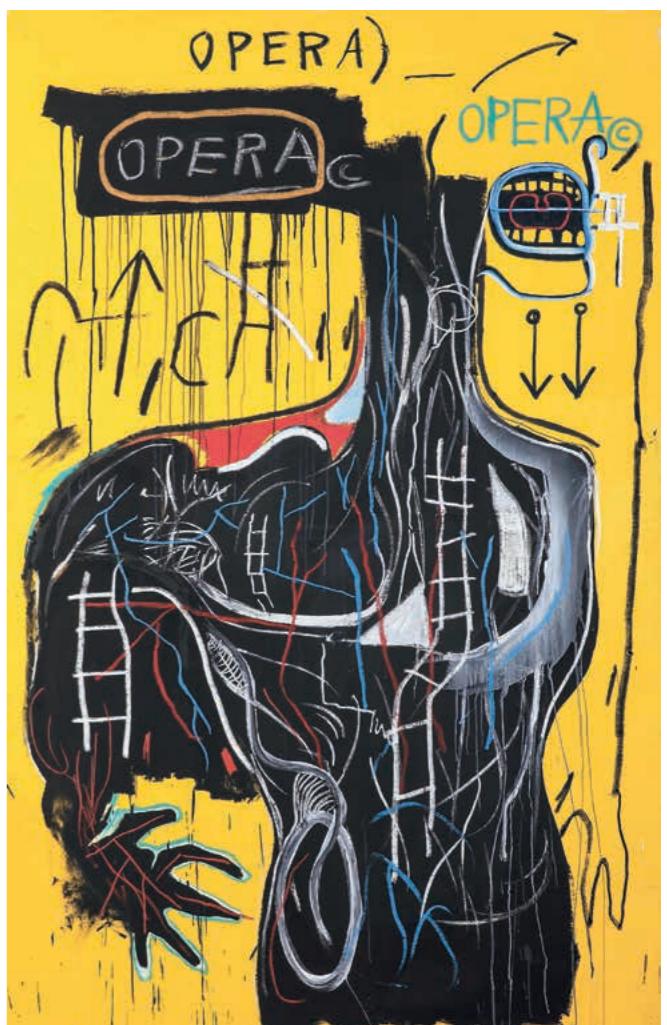
Page de droite :
Anybody Speaking Words, 1982, coll. part.
 © Estate of Jean-Michel Basquiat. Licensed by Artestar, New York
 © The Andy Warhol Foundation for the Visual Arts, Inc. / ADAGP, Paris 2025
Untitled, 1982, coll. part.
 © Estate of Jean-Michel Basquiat. Licensed by Artestar, New York
 © The Andy Warhol Foundation for the Visual Arts, Inc. / ADAGP, Paris 2025

Basquiat est culturellement solide ; il a lu les poètes américains, de Kerouac à Burroughs, mais aussi afro-américains dont il espère dans sa discipline devenir le chef de file. La musique est pour lui une source d'inspiration toujours renouvelée, du jazz de Charlie Parker à Miles Davis, ou David Bowie ; ses tableaux peuvent être lus comme des partitions où le rythme et l'énergie en ponctuent les surfaces. Il croit au langage des signes et des symboles, adepte des codex et répertoires pour une iconographie spécifique et dense.

Jeune artiste et curieux de la scène artistique new-yorkaise en ce début des années 80, je rencontrais Anina Nosei, sa marchande, qui m'avait aussitôt conduit dans les sous-sols de sa galerie où JMB peignait sans relâche dans un atelier jonché de toiles. Il était là, comme invisible et furtif. Sur le bureau de la galeriste s'éparpillaient des classeurs de Polaroids répertoriant au jour le jour chacun des tableaux, tout fraîchement montés du sous-sol. Des kyrioles de peintures, pour un génie précoce à coup sûr.

À New York, JMB partage sa vie avec les stars : idylle avec Madonna qui, lors de sa rupture avec l'artiste, décide de lui rendre ses tableaux offerts et Basquiat de les effacer en les recouvrant de peinture noire. Ne se choisit-il pas comme meilleur ami le peintre le plus blanc, cet étrange albinos nommé Andy Warhol, le peintre avec lequel il allait ferrailler avec le brio que l'on sait. Plus de 160 toiles commises à deux où l'élève bouscule le maître et excelle.

La critique pense à tort que Warhol se sert du jeune Basquiat comme d'un faire-valoir et le manipule ; c'est vrai que Warhol a déjà tout dit et que Basquiat apporte une fraîcheur, mais à y regarder de plus près, ces magnifiques tableaux doivent



davantage à la complicité de ces deux immenses artistes, qui en font leur miel. JMB a toujours eu conscience de sa valeur, se décrivant lui-même comme un grand artiste, mentionne sa grande amoureuse Suzanne, dans le livre poignant de Jennifer Clément intitulé *La veuve noire*.

Basquiat sait ce qu'il fait et ses œuvres correspondent sans nul doute aux attentes du public. Il est à la croisée des chemins et sait mettre en place sa légende. Invente-t-il un nouveau langage visuel ? Je ne crois pas. En revanche, il tire les fils de toutes ses influences avec adresse et talent, sachant combiner l'art primitif et un art plus savant, usant de surfaces de peinture brutes, créant des contrastes à partir du noir vers des couleurs chaudes et criardes associées à des teintes plus froides. Ses gestes sont assurés, grattages, collages, assemblages ; ses coups de pinceaux énergiques, avec une maîtrise des couches et sous-couches de peinture qui confèrent à ses tableaux texture et profondeur. Tout est là, dans une société qui flambe, permissive et exaltée, l'acmé d'une pop culture qui se retrouve soudainement orpheline de son « pape » avec la disparition accidentelle de Warhol, suivie de celle si prématurée et ô combien tragique d'un petit prince qui s'est perdu en route. ■

ORSON WELLES (ÉTAIT UN GÉNIE)

Par **PATRICE LECONTE**, réalisateur

Je suis souvent ahuri et cet ahurissement témoigne d'une certaine fraîcheur d'esprit car il prouve que, malgré mon âge, je ne suis blasé de rien.

Quand j'apprends que des jeunes gens vont tourner bientôt leur premier long-métrage, alors qu'ils n'ont jamais impressionné le moindre mètre de pellicule (oui, je sais, on est passé au numérique, mais c'est pour dire), je ne peux m'empêcher d'être ahuri. Et de penser secrètement que ces jeunes gens ne doutent vraiment de rien. Ils passent des nuits paisibles, ne connaissent pas d'insomnies, continuent à vivre comme si de rien n'était, attendant sereinement le premier jour de tournage. Et, forcément, cette insouciance m'énerve. C'est comme si n'importe qui pouvait tourner un film. D'ailleurs, les producteurs sont complices quand ils confient un budget important à un chroniqueur de radio en vogue, ou bien à une influenceuse, ou encore à un prince du « seul en scène ». Combien de fois les ai-je entendus dire, ces producteurs, « Oui, je sais, c'est son premier film, mais avec une bonne équipe autour de lui, ça va aller ».

Les malheureux...

Comment peuvent-ils imaginer que c'est juste avec « une bonne équipe » que l'on tourne *La règle du jeu*, *Casque d'or*, ou *Pépé le Moko* ?

Ne vous méprenez pas, je ne suis pas en train de défendre notre merveilleux métier (encore que). Je sais simplement que faire un film ne s'improvise pas.

Un jour, j'ai rencontré de ces jeunes gens qui allaient bientôt tourner leur premier long métrage et qui, bien entendu,



n'avaient jamais rien tourné avant, ni court métrage, ni pub, ni clip, rien. Je leur ai fait remarquer que l'aventure est périlleuse et je leur ai demandé s'ils se sentaient armés pour l'aborder, s'ils n'avaient pas le trac.

« Pensez vous, nous savons exactement ce que nous voulons faire, ne vous inquiétez pas. »

« Mais quand même, vous n'avez encore rien tourné. »

« En effet, et alors ? »

« Ben, quand même, un long métrage... »

Et là, me tombe dessus la réponse la plus inattendue qui soit, imparable :

« Et Orson Welles, il avait tourné des choses avant de faire Citizen Kane ? »

J'en suis resté comme deux ronds. D'abord parce que j'étais à cent lieues d'imaginer que ces jeunes gens savaient qui était Orson Welles (comme quoi on ne devrait jamais sous-estimer les jeunes, qui sont souvent surprenants). Et puis aussi parce qu'imaginer qu'ils se réclamaient de ce talentueux cinéaste hors normes avait quelque chose de vertigineux.

Je me suis risqué à recadrer les choses :

« On ne peut pas comparer, Orson Welles était un génie. »

« Et alors ? »

« Alors rien. Quel âge avez-vous ? »

« 24 ans, comme Welles quand il a tourné Citizen Kane. »

Je dois avouer que, à cet instant, je me suis trouvé à court d'arguments. J'ai regardé les deux jeunes prodiges qui me faisaient face, et qui ont balancé, inconscient, la phrase qu'il ne fallait surtout pas balancer :

« De toute façon, notre producteur nous a dit qu'avec une bonne équipe... »

J'ai essayé de garder mon calme, et puis non, j'ai explosé, bien obligé, mettez-vous à ma place :

« Parce que vous vous imaginez qu'Orson Welles a fait ce chef d'œuvre de Citizen Kane simplement parce qu'il avait une bonne équipe !? » ▶

Page de droite et en haut : affiche et extrait du film *Citizen Kane* (1941), du réalisateur Orson Welles (1915-1985), dans lequel il joue également le rôle principal.

Photos Pictorial Press / Alamy et All Star et Picture Library / Film Company RKO / Alamy





C'était à leur tour de ne pas savoir quoi répondre. Un silence de plomb s'est installé, les jeunes gens regardaient le bout de leurs chaussures, puis ont fini par murmurer :

« Ah bon, on croyait. »

Je les sentais un brin déstabilisés, comme s'ils se rendaient compte que, malgré leur arrogance et leurs certitudes, ils n'étaient évidemment pas à la hauteur d'Orson.

Et ils avaient raison : comment être à la hauteur d'un homme qui, lui non plus, c'est vrai, n'avait jamais tourné un mètre de pellicule (à l'époque, c'était de la pellicule), et qui, avec un aplomb formidable, se lance dans ce premier film qu'il coproduit, écrit, réalise et dans lequel il joue ?

Certes, Orson Welles avait fait des trucs avant, ne serait-ce que cet incroyable feuilleton radiophonique, *La guerre des mondes*, adapté de son presque homonyme H.G. Wells, et qui terrifia l'Amérique entière. Et puis aussi des mises en scène de théâtre,

avec des acteurs dont il s'entourera pour *Citizen Kane*. Mais quand on sait que les producteurs de films se foutent bien du théâtre, on imagine que ce n'est pas grâce à cette expérience de la scène qu'on lui a fait confiance. Alors quoi ? Sa silhouette impressionnante ? Est-ce que si Orson Welles avait été un fréluquet, il aurait pu convaincre les financiers ? Et devant sa puissance tranquille de persuasion, est-ce que ces financiers auraient eu le culot de lui dire « On va vous mettre une bonne équipe » ?

Est-ce juste avec une bonne équipe qu'il aurait pu tourner le plan séquence magistral du début de *La soif du mal* ?

Est-ce juste avec une bonne équipe qu'il aurait pu décider de focales, d'angles de caméra, de profondeurs de champ ?

Est-ce juste avec une bonne équipe qu'il aurait pu séduire Rita Hayworth (le veinard) ?

Évidemment pas.

Orson Welles était un génie, comme il n'y en a pas un tous les quatre matins.

Ce qui me rend triste, c'est de savoir qu'il a eu souvent du mal à monter financièrement ses films (au moins, ça nous fait un point commun, nous qui ramons pour séduire Studio Canal ou Pathé). Jusqu'à ce *Don Quichotte* resté inachevé.

Alors il a fait l'acteur, dans des films réalisés par des cinéastes beaucoup moins brillants que lui. Mais il s'en tapait, ça lui permettait de s'acheter les meilleurs cigares et quelques faux nez (il détestait son nez qu'il trouvait beaucoup trop petit, il n'aurait jamais pu jouer *Cyrano*).

Et puis il est mort, à 70 ans, usé, fatigué.

Je n'ai plus eu de nouvelles des deux jeunes génies qui se réclamaient de lui. Je sais simplement qu'ils ont fini par tourner leur film (sans doute avec une bonne équipe, du moins je l'espère). Ils l'ont appelé *Citizen Cannes*, en espérant que ce jeu de mot leur ouvre la porte d'une sélection officielle sur la Croisette. Certes, Thierry Frémaux ne manque pas d'humour, mais il a quand même ses limites.

Décidément, les jeunes réalisateurs ne doutent de rien... ■

Page de gauche et ci-dessous : Orson Welles, l'acteur, dans une vue du film *Citizen Kane*, et derrière la caméra comme réalisateur.

Photos AA Film Archive / Film Company RKO / Alamy et PictureLux / Film Company RKO / Alamy





ANTONIO SANT'ELIA, LE TRAIT VISIONNAIRE

Par **FRANCIS RAMBERT**, correspondant de la section d'architecture de l'Académie des beaux-arts

En Italie, on ne compte plus les brillants architectes qui ont souvent commencé comme sculpteurs, voire comme ingénieurs-soldats à l'image du célèbre Vitruve du temps des Romains. Depuis la Renaissance, la scène architecturale cislpine vit ainsi apparaître Brunelleschi, le génial inventeur de la double coque de la coupole du Duomo de Florence, puis Palladio, l'auteur d'une prodigieuse série de villas en Vénétie dont la Rotonda, ou encore Borromini qui, venu du Tessin Suisse a magnifiquement œuvré à Rome, comme le prouve l'église Saint Charles des Quatre Fontaines qu'il dessine à l'âge de trente-cinq ans.

Dans cette ligne hautement créative, le XX^e siècle a fait émerger des architectes qui ont voulu s'affranchir de toute approche patrimoniale pour affirmer une modernité avec les nouvelles techniques de l'époque : le béton, l'acier, le verre. Après la Révolution industrielle qui a marqué le XIX^e siècle en profondeur, il y a une envie irrépressible de passer à autre chose. Il s'agit alors de conjuguer la ville au futur. De la Cité idéale, peinte à l'aube du XVI^e siècle, à la Città Nuova qui va apparaître dans les dessins d'un certain Sant'Elia, il y a cette même quête d'utopie. Le paysage urbain s'en voit métamorphosé. L'idée n'est pas de centrer le regard sur l'édifice, mais d'avoir un large panorama. L'enjeu n'est pas non plus d'imprimer un style mais de projeter une vision qui incarne le progrès.

Né à Côme en 1888, tandis que la Tour Eiffel s'apprête à déchirer le ciel parisien, Antonio Sant'Elia va sans cesse chercher à élancer son architecture vers le ciel. Il n'est pas l'homme des barres ni des blocs, il aspire dans ses dessins à une forme de verticalité et n'a pas peur de la monumentalité. À l'âge de vingt ans, il s'installe dans la capitale lombarde, le centre économique de l'Italie qui connaît alors une croissance démographique importante (600 000 habitants en 1911), et travaille au département des travaux publics de la ville occupée à élaborer un nouveau plan urbain de ce qui prend la forme d'une métropole. Une exposition internationale en 1906, à Milan précisément, avait mis l'accent sur les infrastructures de transports. Il n'en fallait guère plus au jeune architecte tout juste diplômé pour s'emparer du thème et l'intégrer dans une réflexion, voire une recherche, car il y a une dimension prospective indéniable dans son travail. Sant'Elia est à l'évidence en avance sur son temps. L'effervescence créée par le tournant du nouveau siècle a favorisé l'éclosion de mouvement stylistiques, on le sait, à commencer par l'Art Nouveau avec ses déclinaisons européennes, du Jugendstil allemand au modernisme catalan en Espagne. C'est dans ce contexte intellectuel que le jeune architecte italien va développer son imaginaire urbain. Influencé un temps par l'architecte Otto Wagner, l'un des piliers de la Sécession viennoise, Sant'Elia va rompre avec ce courant porteur d'ornementation séduisante. Il préfère sans le dire suivre la ligne fixée désormais par Adolf Loos qui, en 1908, décrète dans un texte manifeste que l'ornementation est un crime ! Des lignes épurées donc.

Parallèlement, l'Italie se voit activer par le mouvement futuriste lancé par l'écrivain Filippo Marinetti qui proposait notamment de « tuer le clair de lune », histoire d'en finir avec la tradition... Le Manifeste du Futurisme qui voit le jour en 1909, dans un journal de Bologne, sera repris à Paris par *Le Figaro* qui l'affiche en une ! « Nous déclarons que la splendeur du monde s'est enrichie d'une beauté nouvelle : la beauté de la vitesse » apprend alors le lecteur. Le XX^e siècle part sur les chapeaux de roue.

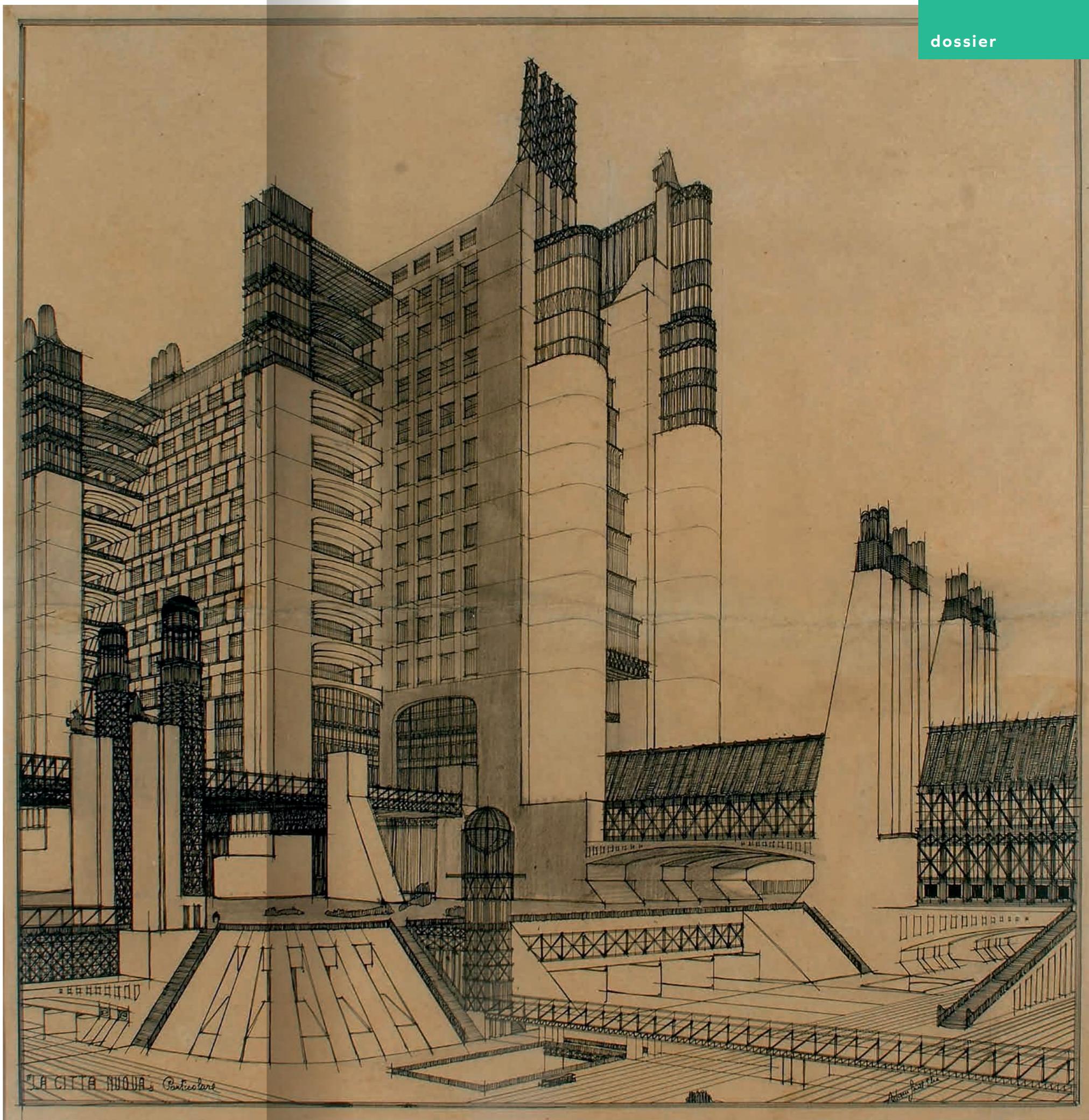
Sant'Elia ralliera la cause en écrivant lui-même un manifeste de l'architecture futuriste en 1914. « Nous sentons que nous ne sommes plus les hommes des cathédrales, des palais, des tribunes mais ceux des grands hôtels, des gares, des routes ►

immenses ». Pour autant, les nouvelles cathédrales sont celles des transports ou celles du travail. Gares et usines sont ainsi au cœur de la production dessinée de Sant'Elia, dont l'œuvre restera celle d'une ville dynamique et productive. Ainsi, après avoir répondu au concours pour la nouvelle gare de Milan, il va revisiter le thème de l'équipement de transport dans une réflexion plus libre illustrée par ses dessins de la Città Nuova. C'est une toute nouvelle typologie de gare qui apparaît alors lorsqu'il croise les avions et les trains dans une architecture du flux inédite pour la ville européenne. Aujourd'hui on parlerait d'intermodalité.

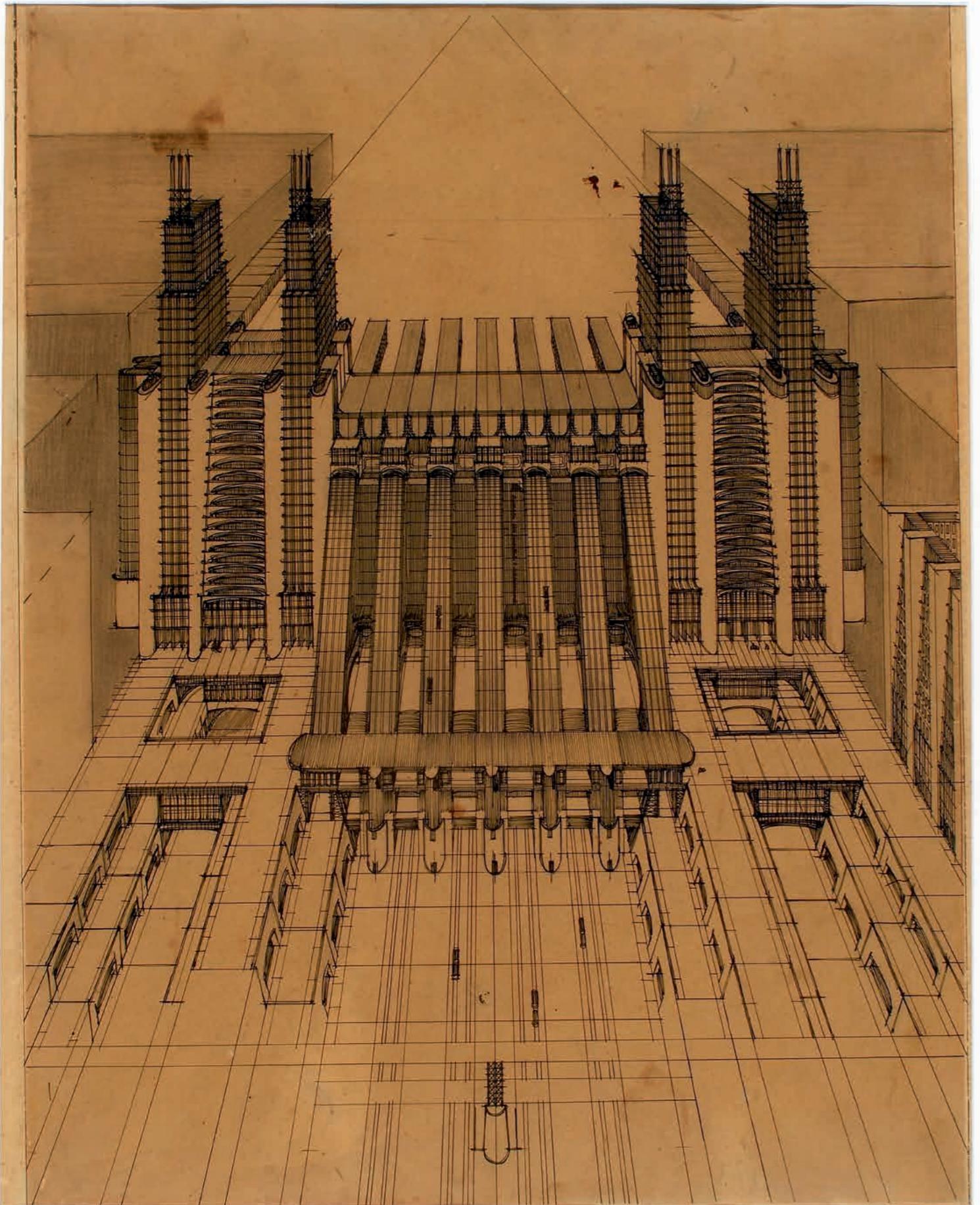
Sant'Elia a bien peu construit, et beaucoup dessiné... Destin particulier en effet que celui de cet architecte qui ne va bâtrir en fait qu'une seule maison, la villa Elisi pour un industriel à Côme en 1912, mais qui va produire un grand ensemble de dessins, autant d'images qui projette alors le public dans un autre univers. De facto, il sera plus concepteur que véritable constructeur. « Il faut être absolument moderne » avait exhorté Rimbaud en 1873. Quarante ans après, l'architecte répondra au poète avec sa série *Dinamismi architettonici*.

Dynamique, mouvement, la ville est en marche... Lors d'une exposition sur les « tendances nouvelles » présentée en 1913, Sant'Elia rédige un *Messaggio* très explicite. « Cette architecture ne peut pas être matériellement soumise à une continuité historique ; elle doit être nouvelle comme le sont notre état d'esprit et les contingences de notre moment historique ». Dans son utopie urbaine, l'architecte futuriste fait table rase du passé, non par pulsion de démolition, mais il balaye le patrimoine de son imaginaire, manière de se projeter totalement dans le futur. Ainsi ne s'embarrasse-t-il pas des vieilles pierres pour mieux dérouler son scénario d'innovation. Et le trait du dessin, avec ou sans couleur, va souligner cette puissance créatrice qui définit une nouvelle esthétique, un nouvel esprit. L'architecture se veut expressive pour ne pas dire expressionniste.

Son œuvre n'est malheureusement traçable que sur une période de dix ans. Sant'Elia s'efforcera d'ouvrir les yeux de ses contemporains sur un nouvel horizon moderne. Visionnaire en effet, il ouvre des perspectives et projette de nouveaux espaces. S'il n'est pas le seul architecte engagé dans la mouvance futuriste (on y voit aussi Mario Chiattone ou Virgilio Marchi), ce sont ses dessins qui vont rester gravés dans l'imaginaire. Autant de projets non réalisés mais très forts en image qui ont gagné une dimension mythique. Ses dessins à l'encre ou à la gouache (conservés par le musée de Côme), sont puissants dans leurs lignes, sans fioritures ni décor, la fonction est sublimée par la forme. Sant'Elia s'attache à concevoir des bâtiments industriels ►



À droite : Antonio Sant'Elia (1888-1916), *La cité nouvelle*, détail, 1914, 27 x 21 cm, encre et mine de plomb sur papier.
Illustration de son texte « L'architecture futuriste : manifeste », publié en 1914 par la Direction du mouvement futuriste.
Collection particulière



comme des centrales électriques ou bien des gares, voire des ponts. Mais, en tant qu'architecte, il sait bien que l'habitation est une composante essentielle de la constitution d'une ville. Il imagine alors des logements qui prennent la forme d'immeubles à gradins. Et dans son projet global, les escaliers et ascenseurs, souvent logés en façade dans des tours, participent à la dynamique de l'ensemble. On trouve également dans ses dessins des églises ou des cimetières, comme celui de Monza qu'il pensera lors d'un concours en 1912, non de façon paysagère mais dans une monumentalité affirmée.

Précoce Sant'Elia le fut assurément, c'est un pionnier de la ville verticale. Et son destin brisé en fait un héros moderne. Engagé volontaire dans un bataillon cycliste lombard, il tombe au front en 1916, pendant la Grande Guerre. Sant'Elia, meurt ainsi précocement, à 28 ans, laissant alors l'Italie orpheline d'un futur. « *Futur* » est bien là le mot, et non une clause de style. Figure d'une avant-garde placée sous la bannière du Futurisme, l'architecte de Côme va modeler le paysage de la ville moderne. Sans pouvoir affirmer que Fritz Lang s'est inspiré de l'univers de Sant'Elia pour tourner son *Metropolis* en 1927, on peut dire que l'architecte italien n'est pas un scénariste de science-fiction, sauf à dire qu'il est l'auteur de storyboards inédits. Il a l'art de dramatiser la perspective. La force de la ligne, toute vouée au progrès et à la machine, lui fait oublier l'humain qui n'apparaît jamais dans ses dessins...

Et les choses peuvent ressurgir. Trois ans avant de réaliser, à Côme, la Casa Del Fascio (1936), icône de l'architecture rationaliste, Giuseppe Terragni érige un monument aux morts de la Première guerre mondiale, toujours dans cette ville en bordure du lac, une œuvre inspirée, selon une idée de Marinetti, d'un projet de tour-phare imaginé par Sant'Elia pour une centrale électrique. L'influence de l'architecte futuriste, on la retrouverait volontiers dans les prodigieux dessins de Hugh Ferriss, autre architecte qui s'exprimera par le dessin pour exprimer le paysage moderne Outre-Atlantique. L'œuvre de Sant'Elia fait partie de la carte mentale des architectes. Il incarne ainsi une figure particulière, à l'image d'un Boullée au siècle des Lumières dont les dessins, comme la Bibliothèque du roi ou le Cénotaphe de Newton sont des icônes de référence.

Des décennies après, avec le recul du temps, on notera que la précocité se révèle aussi lorsque des jeunes architectes remportent des concours internationaux. Ce fut notamment le cas dans la commande publique en France pour de grands projets culturels comme le Centre Pompidou ou la Bibliothèque François Mitterrand à Paris. Le duo européen Piano et Rogers n'a pas quarante ans quand il invente cette machine urbaine en 1971 à Beaubourg, et Dominique Perrault n'a alors que trente-six ans en 1989 quand il imagine cette plateforme pour quatre tours, tels des livres ouverts. Verticalité et horizontalité sont alors au rendez-vous d'une rencontre inattendue entre architecture et nature. ■

En haut : Antonio Sant'Elia (1888-1916) à Milan, vers 1908-1916. Photographe inconnu, collection particulière

À gauche : Antonio Sant'Elia, *Gare aérienne et ferroviaire*, 1914, encre et mine de plomb sur papier.

Illustration de son texte « *L'architecture futuriste : manifeste* », publié en 1914 par la Direction du mouvement futuriste. Collection particulière

FELIX MENDELSSOHN, ENFANT PRODIGE ET DIVIN JEUNE HOMME

Par **MARYVONNE DE SAINT PULGENT**, correspondante de la section de composition musicale de l'Académie des beaux-arts

“ Les dons de fantaisie de ce petit garçon, et ses facilités pour la lecture à vue tiennent du prodige, et je n'aurais jamais cru cela possible chez un enfant aussi jeune. On peut comparer ton élève au petit Mozart par ce qu'il a déjà réalisé; Félix a un langage d'adulte et non les balbutiements d'un enfant ».

Le diagnostic est de Goethe, à qui son ami le compositeur Carl Friedrich Zelter est venu en novembre 1821 présenter le jeune Mendelssohn, alors âgé de douze ans et qui l'éblouit dès le premier jour en alternant pendant deux heures fugues de Bach et improvisations. « Un précieux, un divin jeune homme », ajoute Goethe l'année suivante après une seconde visite, et il demande à le revoir « promptement, afin que mon âme se délassse en l'écoutant ».

La précocité du virtuose et sa prodigieuse aptitude à improviser et à exécuter à vue des partitions difficiles, aussi bien d'ailleurs au violon qu'au piano, est confirmée dans les *Souvenirs* de son ami d'enfance Ferdinand Hiller, compositeur et chef d'orchestre né deux ans après lui et mort septuagénaire, après avoir notamment fondé le conservatoire de musique de Cologne et dirigé le *Théâtre italien* de Paris. Elle n'est pas si rare à l'époque, si on songe à Hiller lui-même et surtout à Liszt, qui joue toute l'œuvre de Bach, Mozart et Beethoven à huit ans, donne son premier concert public à onze ans et improvise avec aisance dès l'enfance.

C'est la précocité du compositeur et sa fécondité – à sa mort à 38 ans, il laisse 321 œuvres – qui le font comparer à Mozart par ses contemporains. Première sonate pour piano à 11 ans, premiers singspiels (opéras comiques en allemand), première symphonie et premières œuvres chorales à 12 ans, premier quatuor à cordes à 13 ans, premiers concertos à 14 ans. Le jour de ses 15 ans, Zelter annonce qu'il n'est plus son élève et



l'adoube comme son « confrère, au nom de Mozart, de Haydn et du vieux Bach ». À 16 ans, il compte à son actif 16 motets et autres chœurs religieux, 14 symphonies, dont une à grand orchestre, 5 singspiels, 6 concertos, 4 quatuors, trois autres œuvres de musique de chambre, et quelques romances et pièces pour piano. Ce sont encore des œuvres de jeunesse que Mendelssohn a d'ailleurs considérées comme telles.

Mais il n'a que 17 ans lorsqu'à l'été 1826, il écrit sa première œuvre majeure, *Le Songe d'une nuit d'été*, une ouverture orchestrale restée célèbre qu'il compose en un mois. Avant ses 30 ans il donne en 1829 les premières *Romances sans paroles* et l'esquisse de sa célèbre *Symphonie écossaise* (il a 20 ans), en 1831 le concerto pour piano en sol mineur (il a 22 ans), en 1832 l'ouverture *Les Hébrides* (il a 23 ans), en 1833 la *Symphonie italienne* (il a 24 ans) et en 1836 son premier oratorio *Paulus* (il a 27 ans). Il n'a plus alors que onze ans à vivre et à créer : en 1839 le trio avec piano en ré mineur suscite l'enthousiasme de Schumann, qui le compare à ceux de Beethoven et de Schubert et qualifie à son tour Mendelssohn de « Mozart du XIX^e siècle » ; en 1842 la musique de scène du *Songe d'une nuit d'été* donne à l'*Ouverture de 1826* une suite superbe où figure la *Marche nuptiale*, universel cliché des mariages à l'américaine ; en 1844 ►

En haut : En 1821, Felix Mendelssohn rencontre Goethe, qui lui porte une grande admiration, déclarant notamment que ses facultés « tenaient du prodige ». Auteur inconnu / Photo Alamy

Page de droite : Carl Joseph Begas (1794-1854), *Portrait de Felix Mendelssohn Bartholdy*, 1821, étude, huile sur papier. Collection Bodleian Library, Oxford / Photo Alamy





il écrit le magnifique *Concerto en mi mineur*, une œuvre chérie par tous les violonistes et en 1846 son deuxième oratorio *Elias*, ultime chef d'œuvre avant sa mort en 1847.

De son vivant, Mendelssohn fascine par la multiplicité de ses dons et de ses activités. Excellent cavalier, il est aussi bon nageur et marcheur. Familiar des auteurs grecs et latins et assez érudit pour être fait docteur *honoris causa* en philosophie et en art de l'université de Leipzig (à 28 ans !), il parle couramment l'anglais et le français et peut ainsi construire de solides réseaux à Paris et surtout à Londres, où il fait dix séjours et reçoit encore un accueil triomphal lors de la création anglaise d'*Elias*, quelques mois avant sa mort. Comme sa sœur aînée Fanny, excellente musicienne elle aussi mais vouée au mariage par le milieu bourgeois fortuné et croyant auquel elle appartient (leur père est banquier et fervent luthérien), Félix est initié très jeune au dessin et à l'aquarelle et y fait preuve d'un réel talent dont témoignent les nombreux paysages et portraits croqués pendant les incessants voyages de cet infatigable globe-trotteur.

L'instrumentiste prodige qui manie aussi bien le violon et l'alto que le piano monte très jeune au pupitre pour diriger ses œuvres et plus souvent encore celles des maîtres qu'il admire : Bach en tout premier lieu, que selon Berlioz il révère à l'égal d'un dieu, ce qui étonne Berlioz qui révère plutôt Gluck.

Mais il joue aussi ce dernier ainsi qu'Haendel, Mozart, Beethoven, Schubert et Weber, sans négliger ses contemporains, Berlioz, Schumann et Wagner, notamment. Reconnu comme un des meilleurs chefs d'orchestre de son temps, ardemment courtisé par l'orchestre philharmonique de Londres et adoubé par le très fameux *Gewandhaus* de Leipzig, dont il prend la direction en 1835, Mendelssohn démontre également précocement des qualités d'organisateur.

En 1833, il fonde à Düsseldorf un des tous premiers festivals allemands de musique où il initie un public conservateur aux oratorios d'Haendel, aux opéras de Mozart et Weber, aux symphonies et aux ouvertures lyriques de Beethoven, et même à Cherubini. Puis il transplante le concept à Leipzig en y créant des séries de « concerts historiques » où son bien-aimé Bach se taille la part du lion, lançant ainsi le « retour à Bach » de l'Allemagne et à sa suite, de l'ensemble du monde musical occidental. ►

En haut : Wilhelm Hensel (1794-1861), *Portrait de la compositrice Fanny Hensel, née Mendelssohn*, 1847, mine de plomb sur papier. Photo Alamy
Page de gauche : Wilhelm Hensel, *Felix Mendelssohn jouant au piano*, 1821, mine de plomb sur papier. Photo Granger Historical Picture Archive / Alamy



Ci-contre : Karl Jäger (1833-1887) *Portrait de Felix Mendelssohn Bartholdy*, 1870. Photo Alamy

Page de droite : compositeur mais également peintre, Felix Mendelssohn réalisa, en 1843, ce dessin de l'église Saint-Thomas de Leipzig où Johann Sebastian Bach avait été Maître de chapelle, de 1723 à 1750. Collection particulière / Photo Alamy

C'est aussi lui qui crée en 1843 le conservatoire de Leipzig, où il recrute Schumann comme professeur de composition et où se formera dès lors l'élite musicale allemande qui a fait la réputation des orchestres germaniques. En 1840, le roi Frédéric-Guillaume IV de Prusse l'appelle à diriger toutes les activités et institutions musicales de Berlin, palatiales, théâtrales, religieuses et pédagogiques, avant de tenter sans succès d'obtenir l'exclusivité de ses services, car il est désormais le musicien le plus célèbre d'Allemagne.

Sachant que Mendelssohn continue pendant ce temps de faire une tournée annuelle à Londres, de diriger des festivals dans toute l'Allemagne et des concerts dans toute l'Europe, d'enseigner au conservatoire de Leipzig, de fouiller toutes les bibliothèques pour y découvrir de nouvelles partitions, de renconter et conquérir une épouse en quelques mois et de lui faire cinq enfants (ce qui n'est sans doute pas le plus fatigant pour lui), on se demande où il trouve le temps d'enrichir continument son catalogue de plus d'une dizaine d'opus par an. On comprend mieux en revanche sa mort précoce, qui suit de près celle de sa sœur Fanny, son âme sœur selon tous les témoignages du

temps, mais qu'il avait pris soin de décourager de publier ses propres compositions, estimant que ce n'était pas convenable pour une dame de sa condition. De sorte que plusieurs œuvres de Fanny Mendelssohn ont été éditées sous le nom de son frère, dont quelques-uns des lieder et chansons des opus 8 et 9.

Alors, un nouveau Mozart, vraiment ? Il y a bien des similitudes dans leur destinée, des manifestations précoces et de la multiplicité de leurs dons à leur mort prématurée. Il y a aussi et surtout bien des différences, l'une d'entre elles étant la relative obscurité de Mozart, sous-estimé par son époque et écarté de tous les postes officiels, alors que Mendelssohn a connu la gloire et exercé un réel pouvoir musical. Schumann s'en est parfois plaint à ses proches, ainsi que de sa condescendance à son égard, soulignant qu'il se savait meilleur musicien que lui. Ce diagnostic a été ratifié par la postérité qui place aussi au-dessus de lui ses autres contemporains Berlioz, Chopin, Liszt, Verdi et Wagner, sans pour autant dénier à ses œuvres le pouvoir d'agir puissamment « sur notre cœur et dans notre âme », comme l'a fait Wagner dans *La judaïté dans la musique*, publié en 1851, dont Mendelssohn est l'une des cibles principales.

Sans tomber dans cet antisémitisme primaire, la France a longtemps tenu Mendelssohn pour un musicien conventionnel, classique attardé parmi les romantiques, trop bourgeois, trop religieux et trop allemand pour plaire à une nation de tradition révolutionnaire et meurtrie par la défaite de 1870, qui a longtemps snobé Brahms pour des raisons analogues. Méchamment décrié par Debussy qui le qualifiait de « notaire élégant et facile » (et n'admirait pas grand monde au demeurant), défendu par Ravel qui lui reconnaissait du charme, il est revenu du purgatoire grâce au disque et à des interprètes inspirés, qui ont remis ses meilleures pages dans l'oreille d'un large public, souvent meilleur juge que les doctes et toujours moins partial que les confrères. ■

Exposition



La Fondation Louis Le Masson et François Masson – Académie des beaux-arts exposait le *Panorama de Rome vu depuis la terrasse de San Pietro in Montorio* dans le cadre du Festival des cabanes de la Villa Médicis de Rome, du 5 juin au 29 septembre 2025.

Exécutée par Louis Le Masson en 1779, cette œuvre considérée comme le tout premier panorama de l'histoire de l'art, permet d'embrasser d'un seul regard la Ville éternelle. Depuis 250 ans, c'était la première fois que le panorama (4,56 sur 0,65 mètres), composé de 5 feuilles de papier accolées dessinées et peintes à l'aquarelle et la gouache, revenait dans la ville où il a été peint. Dans un jeu harmonieux, la palette de tons chauds, ocre et rouge brun rend la lumière du soleil couchant en contraste avec les verts de la végétation et le bleu du ciel. La maîtrise de la perspective est novatrice ; quinze angles optiques, dessinés depuis le même point, donnent une impression de continuité alors que Le Masson rompt avec la tradition du point de fuite unique. ■



Les Rencontres de l'Académie des beaux-arts

L'école d'art en débat Quels horizons pour les écoles d'art et de design publiques

À l'heure des bouleversements sociaux, économiques et culturels, l'Académie des beaux-arts et l'Association nationale des écoles supérieures d'art et design ont organisé, le 24 septembre dernier sous la Coupole du Palais de l'Institut de France, une rencontre proposant de porter un regard sur l'évolution des écoles supérieures d'art et design, d'en dresser un état des lieux et d'imaginer ensemble un avenir audacieux, solidaire et durable pour ces institutions pivot du secteur de la création.

Différentes tables rondes se sont succédées, avec de nombreux intervenants : artistes, enseignants, responsables culturels et politiques :

1 - Les écoles d'art : une histoire entre héritage et réinvention
Depuis plus de trois siècles, une histoire commune des savoirs et des transmissions se tisse entre les écoles d'art et l'Académie partout en France. De la création des académies royales aux réformes majeures, elles ont traversé les grandes évolutions de la société et de l'enseignement supérieur. Une histoire souvent méconnue en explorant les fondements du réseau actuel.

Participants : **June Balthazard**, artiste, diplômée de l'ISBA Besançon et du Fresnoy-Studio national des arts contemporains, **Meije Nicolas Chavance**, étudiante à l'ESAA Avignon, **Nina Childress**, artiste, cheffe d'atelier aux Beaux-Arts de Paris et membre de l'Académie des beaux-arts (section peinture), **Valentina Mesa-Gomez**, étudiante à l'ESBA MO.CO Montpellier Contemporain, **Bernhard Rüdiger**, artiste, professeur à l'ENSBA Lyon, **Emmanuel Tibloux**, directeur de l'École des Arts Décoratifs - PSL | Modération : **Claire Moulène**, journaliste à Libération.

2 - Les écoles d'art : une formation en écho aux dynamiques culturelles, sociales et économiques

Une réflexion sur la place et les spécificités des écoles d'art et de design dans le paysage contemporain. Dans quel environnement évoluent aujourd'hui les artistes et les designers ? Au-delà de leur rôle de lieux d'apprentissage, les écoles supérieures d'art et de design sont des espaces d'expérimentation, d'émancipation et de recherche. Elles forment des créateurs capables d'imaginer et de transformer les usages, les formes et les récits du monde d'aujourd'hui et de demain.

Participants : **Catherine Geel**, historienne du design et professeure à l'ENSAD Nancy, **Oulimata Gueye**, critique et commissaire d'exposition, professeure à l'ENSBA Lyon, **Yves Robert**, président du FIDMarseille, ancien directeur du Centre national des arts plastiques (CNAP), ancien directeur délégué de la Biennale de Lyon et des écoles supérieures d'art et de design de Valence, Lyon, Nice et Toulouse | Modération : **Nicolas Herbeaux**, journaliste, producteur à France Culture.

3 - Les écoles d'art : quel avenir pour l'enseignement artistique supérieur public ?

Face aux disparitions récentes d'établissements, au sous-financement et à l'absence de stratégie nationale commune, le réseau des 44 écoles d'art publiques, majoritairement soutenu par les collectivités locales, peine à répondre à la demande croissante et à garantir l'équité entre étudiants et établissements. Statut des enseignants, financement de la recherche, inégalités des investissements de l'État : dans un paysage où l'enseignement supérieur privé s'impose, remettre ces sujets au centre du débat politique en réinvestissant le terrain législatif devient une urgence, et la défense du service public de l'art et du design un impératif.

Participants : **Erwan Balantant**, député du Finistère et membre de la commission des affaires culturelles et de l'éducation, **Colombe Brossel**, sénatrice de Paris, membre de la commission de la culture, de l'éducation, de la communication et du sport, **Ulrika Bytner**, directrice de l'ESADHaR Le Havre-Rouen et coprésidente de l'ANDEA, **Karine Daniel**, sénatrice de Loire-Atlantique, membre de la commission de la culture, de l'éducation, de la communication et du sport, **Jean-Patrick Gille**, conseiller municipal de Tours, conseiller de Tours Métropole, vice-président de la Région Centre-Val de Loire délégué à l'Emploi, à la Formation professionnelle, à l'orientation et à l'insertion et vice-président de l'ESAD TALM Tours Angers Le Mans, **Cédric Loire**, historien et critique d'art, professeur à l'ESACM Clermont Métropole, et coprésident de l'ANDEA, **Marie-Françoise Pascal**, adjointe au maire de Valence en charge de la Culture, conseillère communautaire déléguée au développement des partenariats artistiques et culturels, Valence Romans Agglo, présidente de l'EPCC ESAD Grenoble-Valence, **Marie Wozniak**, architecte-urbaniste de l'Etat, inspection générale de l'environnement et du développement durable, présidente de l'ENSAD Dijon | Modération : **Aurélie Romanacce**, journaliste à News Tank Culture. ■

À retrouver sur la chaîne YouTube de l'Académie des beaux-arts



Conférences d'un fauteuil de l'Académie des beaux-arts

Avec les Conférences d'un fauteuil de l'Académie des beaux-arts, initiées en 2024 dans le cadre des conférences de l'Institut de France, l'Académie des beaux-arts rend hommage aux créateurs qui s'y sont succédé au fil des siècles.

De septembre 2025 à février 2026, elles se sont poursuivies avec 8 académiciens, architectes, cinéaste, photographe, sculpteur, peintre qui ont présenté les œuvres de leurs prédécesseurs et leurs propres travaux. Ces conférences, dont l'accès est libre sur inscription, ont lieu de 18h à 19h15, à l'Auditorium André et Liliane Bettencourt.

22 septembre 2025 : *Histoire (fictive) d'un fauteuil*, par **Bernard Desmoulin**, fauteuil X de la section d'architecture | 6 octobre 2025 : *De Jean Rondelet (1815) à Alain Charles Perrot (2013)*, par **Alain Charles Perrot**, fauteuil VII de la section d'architecture | 3 novembre 2025 : *De Jacques Gondoin (1795) à Jacques Rougerie (2008)*, par **Jacques Rougerie**, fauteuil I de la section d'architecture | 17 novembre 2025 : *De Jean-Guillaume Moitte (1795) à Anne et Patrick Poirier (2021)*, par **Anne et Patrick Poirier**, fauteuil VI de la section de sculpture | 8 décembre 2025 : *De Nicolas Taunay (1795) à Hervé Di Rosa (2022)*, par **Hervé Di Rosa**, fauteuil IV de la section de peinture | 12 janvier 2026 : *De Charles de Wailly (1795) à Marc Barani (2018)*, par **Marc Barani**, fauteuil V de la section d'architecture | 26 janvier 2026 : *Histoire d'un fauteuil de la section de photographie*, par **Jean Gaumy** (2016), fauteuil IV de la section de photographie | 9 février 2026 : *Histoire d'un fauteuil de la section de cinéma et audiovisuel*, par **Coline Serreau** (2018), fauteuil IV de la section cinéma et audiovisuel. ■

Photo © Académie des beaux-arts



Communications publiques

L'Académie des beaux-arts organise chaque année un cycle de communications publiques en invitant des personnalités à s'exprimer sur différents sujets relatifs aux questions artistiques dans la Grande Salle des séances du Palais de l'Institut de France.

Comment la bande dessinée a découvert le paysage

Par **Thierry Groensteen** | 28 mai 2025

Longtemps cantonné au rang de décor, à l'arrière-plan d'un récit sacrifiant tout à l'action, le paysage a pris une place croissante dans la bande dessinée contemporaine, porté par une sensibilité écologique plus aiguisée et par les possibilités offertes par le format « roman graphique ». Thierry Groensteen, correspondant de la section de gravure et dessin de l'Académie des beaux-arts, a commenté de nombreux exemples témoignant de cette évolution et a montré comment le paysage peut se faire poétique, documentaire, onirique ou post-apocalyptique.

Cette communication a été proposé en lien avec l'exposition « Petites cases... grands espaces : le paysage dans la bande dessinée », dont Thierry Groensteen était le commissaire, au COMPA de Chartres.

Eugène Boudin, le père de l'impressionnisme

Par **Yann Guyonvarc'h** et **Laurent Mancuvre** | 23 avril 2025

Collectionneur passionné des œuvres d'Eugène Boudin, Yann Guyonvarc'h a constitué en moins de 20 ans une collection inédite consacrée au peintre français, pionnier du paysage en plein air et précurseur de l'impressionnisme. Cette collection était parallèlement présentée pour la première fois au public au Musée Marmottan Monet, propriété de l'Académie des beaux-arts, dans le cadre de l'exposition « Eugène Boudin, le père de l'impressionnisme : une collection particulière » sous le commissariat de Laurent Mancuvre.

Photo © Académie des beaux-arts

À retrouver sur la chaîne YouTube de l'Académie des beaux-arts

À retrouver sur la chaîne YouTube de l'Académie des beaux-arts



Jonas Lund, lauréat du Prix Arts numériques Fondation Etrillard - Académie des beaux-arts

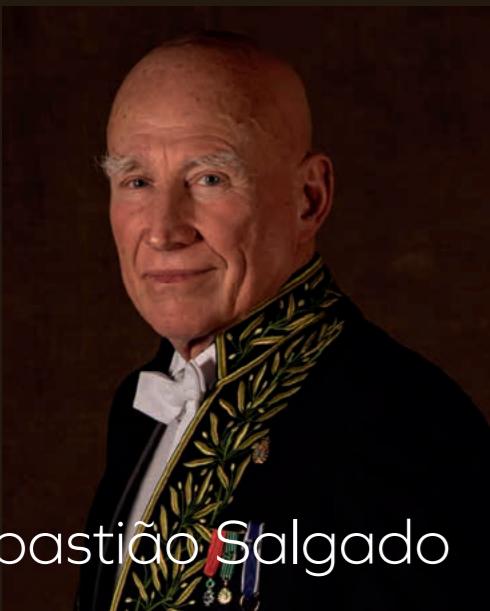


Né en 1984, Jonas Lund est un artiste suédois dont les œuvres – peintures, sculptures, photographies, sites web, performances – portent un regard critique sur les systèmes en réseau et les structures de pouvoir contemporains. Ce sont des œuvres performatives, qui nécessitent souvent la participation du spectateur, où les tâches sont exécutées selon des algorithmes ou un ensemble de règles. Il explore ainsi les questions soulevées par la numérisation croissante de notre société. Jonas Lund est titulaire d'un master du Piet Zwart Institute de Rotterdam (2013) et d'un BFA de la Gerrit Rietveld Academy d'Amsterdam (2009). Il a présenté des expositions individuelles au Francisco Carolinum, Linz, à la Photographers' Gallery (Londres), à la König Galerie (Berlin), à la Steve Turner (Los Angeles) et a participé à de nombreuses expositions collectives, notamment au Centre Pompidou, au Schinkel Pavillon de Berlin et au ZKM de Karlsruhe. Photo DR

La Fondation Etrillard et l'Académie des beaux-arts ont lancé, en février 2025, la première édition du Prix Arts numériques. Ouvert aux candidats de toute nationalité résidants en Europe, sans limite d'âge, ce prix inédit récompensera chaque année une œuvre numérique récente en résonance avec les disciplines artistiques représentées à l'Académie. Il a été décerné à l'artiste suédois Jonas Lund. La deuxième édition du Prix sera lancée en mars 2026.

Présidé par Gilles Etrillard, président et fondateur de la Fondation Etrillard, le jury a réuni autour de **Valérie Bellin**, photographe et artiste plasticienne membre de l'Académie des beaux-arts et **Patrick Flandrin**, physicien et membre de l'Académie des sciences, cinq experts de l'art numérique : **Philippe Bettinelli**, conservateur au service Nouveaux Médias du Centre Pompidou, **Jean-Marie Dallet**, artiste numérique et professeur à l'Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, **Alain Fleischer**, artiste et Directeur du Fresnoy - Studio national des arts contemporains, **Sabine Himmelsbach**, directrice de la HEK (Haus der Elektronischen Künste) à Bâle, et **Margit Rosen**, responsable des collections, des archives et de la recherche au ZKM Zentrum für Kunst und Medien à Karlsruhe. 429 candidatures provenant de toute l'Europe ont été reçues à l'issue de l'appel à candidatures. Les jurés ont ensuite procédé à plusieurs phases de présélection qui ont abouti à l'examen de 21 dossiers lors du jury final au cours duquel trois artistes ont été désignés finalistes du concours : Justine Emard, pour son œuvre *Hyperphantasia, des origines de l'image*, Jonas Lund, pour son œuvre *MVP (Most Valuable Painting)* et Thomas Marcusson, pour son œuvre *A.I. Ball*.

Proclamé le 22 octobre sous la Coupole du Palais de l'Institut de France, le lauréat Jonas Lund a reçu une dotation de 20 000 euros pour son parcours et son œuvre numérique *MVP (Most Valuable Painting)*. ■



Sebastião Salgado

Disparu le 23 mai 2025, à l'âge de 81 ans, Sebastião Salgado avait été élu membre de la section de photographie de l'Académie des beaux-arts, le 13 avril 2016 au fauteuil précédemment occupé par Lucien Clergue (1934-2014).

Né en 1944 à Aimorés, au Brésil, économiste de formation, Sebastião Salgado a débuté sa carrière de photographe en 1973 à Paris, intégrant les agences Sygma, Gamma et Magnum jusqu'en 1994, avant de fonder, avec son épouse Lélia Wanick Salgado, Amazonas images. Il a voyagé dans plus de 100 pays pour son travail photographique, présenté dans des livres : *Autres Amériques*, *Sahel, l'homme en détresse*, *La main de l'homme*, *Terra, Exodes et Les enfants de l'exode*, *Africa, Genesis...* L'exposition « Salgado Amazônia » présentait à la Philharmonie de Paris en 2021 plus de 200 œuvres. Ambassadeur de bonne volonté de l'UNICEF depuis 2001, il a été récompensé par de très nombreux prix, fait Commandeur des Arts et des Lettres en 2014, puis en 2016 Chevalier de la Légion d'honneur. En 2021, il est lauréat du Prix Praemium Imperiale. Sebastião Salgado et Lélia travaillaient à la récupération de l'environnement d'une partie de la Forêt Atlantique au Brésil. Ils ont rendu à la nature une parcelle de terre qu'ils possédaient, devenue réserve naturelle en 1998. Ils ont créé la même année l'Instituto Terra qui a pour mission la reforestation et l'éducation environnementale. Grand témoin de la condition humaine et de l'état de la planète, Sebastião Salgado concevait la photographie comme « un langage puissant pour tenter d'établir de meilleurs rapports entre les hommes et la nature ». Depuis toujours, il travaillait presque exclusivement en noir et blanc, qu'il considérait à la fois comme une interprétation de la réalité et une manière de traduire la dignité irréductible de l'humanité. ■

Photo © Yann Arthus-Bertrand



François Chaslin est décédé le 7 août 2025. Il faut souligner son extraordinaire connaissance de l'architecture et de son histoire, et son aptitude à la partager avec une grande générosité et un enthousiasme communicatif.

Homme de passion, écrivain, doté d'une grande capacité de travail, il nous laisse le souvenir d'un compagnon chaleureux et toujours à la recherche des nouveaux talents.

Photo © Yann Arthus-Bertrand



Le 15 octobre dernier, l'Académie des beaux-arts a élu Pierre-Antoine Gatier directeur du Musée Marmottan Monet (Paris) et a réélu Adrien Goetz à la tête de la Bibliothèque et de la Villa Marmottan (Boulogne-Billancourt) pour un mandat de 5 ans.

Membre de la section d'architecture, Pierre-Antoine Gatier est diplômé de muséologie de l'École du Louvre en 1983 et de l'École de Chaillot en 1987. Major du concours d'architecte en chef des monuments historiques en 1990, il conçoit une éthique de la restauration du monument historique qui doit être une démarche de conservation intégrant même les périodes les plus récentes. À la direction du Musée Marmottan Monet, Pierre-Antoine Gatier succède à Érik Desmazières, membre de la section de gravure et dessin de l'Académie, fonction qu'il occupait depuis le 7 octobre 2020. Neuf grandes expositions ont été organisées pendant cette période, monothématiques ou plus transversales, ainsi que des « dialogues » entre des artistes contemporains et des œuvres de la collection. En 2025, la fréquentation du musée atteint près de 400.000 visiteurs.

Photo © Patrick Rimond

Né en 1966, Adrien Goetz, ancien élève de l'École normale supérieure, agrégé d'histoire, docteur en histoire de l'art, enseigne à la faculté des lettres de Sorbonne-Université. Ses recherches universitaires concernent surtout l'époque romantique et le cercle d'Ingres et de ses élèves. Durant dix ans, il a été secrétaire général puis vice-président de l'association Patrimoine sans frontières. Élu dans la section des membres libres de l'Académie des beaux-arts en 2017, il avait été élu directeur de la Bibliothèque et de la Villa Marmottan pour un premier mandat le 7 octobre 2020.

Photo © Yann Arthus-Bertrand

Élections

Le 17 septembre 2025, l'Académie des beaux-arts a élu George Benjamin en tant que membre associé étranger au fauteuil précédemment occupé par la compositrice finlandaise Kaija Saariaho (1952-2023) et, le mercredi 26 novembre 2025, Françoise Pétrovitch au fauteuil VI de la section de gravure et dessin, nouveau fauteuil créé en 2022.



Né en 1960, George Benjamin étudie la composition avec Olivier Messiaen et le piano avec Yvonne Loriod puis travaille avec Alexander Goehr au King's College de Cambridge. En 1980, son œuvre *Ringed by the Flat Horizon* est jouée aux BBC Proms par le BBC Symphony Orchestra dirigé par Mark Elder, et *At First Light* deux ans plus tard par le London Sinfonietta et Simon Rattle. En tant que chef d'orchestre, George Benjamin fait preuve d'une variété remarquable, avec un répertoire allant de Mozart et Schumann à Knussen, Murail et Abrahamsen. Il a dirigé les premières mondiales d'œuvres importantes de Rihm, Chin, Grisey et Ligeti. Il travaille régulièrement avec les plus grands orchestres du monde. Il a reçu en 2019 le Lion d'or pour l'ensemble de sa carrière à la Biennale de Venise, le Grand Prix artistique de la Fondation Simone et Cino Del Duca à l'Institut de France en juin 2022, le prix Ernst von Siemens Music Prize en 2023 et la Victoire de la Musique classique 2025.

Photo © Heike Fischer



Née en 1964 à Chambéry, Françoise Pétrovitch est une artiste plasticienne majeure de la scène artistique contemporaine. Elle vit et travaille actuellement à Cachan (et Verneuil-sur-Avre) et enseigne à l'École supérieure Estienne (ESAIG) à Paris depuis 2005.

Depuis les années 1990, elle déploie une pratique protéiforme : dessin, peinture, céramique, lavis, gravure, vidéo, verre, installation et *wall drawing*. Le dessin tient cependant une place particulière dans sa démarche artistique. Son œuvre est caractérisée par une ambiguïté poétique : elle explore les frontières entre l'enfance et l'âge adulte, la présence et l'absence, l'humain et l'animal. Dans sa palette, le rouge occupe une place centrale, souvent en dialogue avec des tons vifs ou plus pâles, contribuant à l'atmosphère flottante et énigmatique de ses œuvres.

Photo © Hervé Plumet - Adagg Paris 2025



Bureau 2026 de l'Académie des beaux-arts

Au cours de la première séance de l'année, le mercredi 7 janvier 2026, l'Académie des beaux-arts a procédé à l'élection de son bureau pour 2026.

Jean Gaumy, membre de la section de photographie, et Jean-Marc Bustamante, membre de la section de peinture, ont respectivement été élus président et vice-président.

Laurent Petitgirard, membre de la section de composition musicale, est secrétaire perpétuel de l'Académie des beaux-arts depuis le 1^{er} février 2017.

Photos © Yann Arthus-Bertrand, Juliette Agnel

L'Académie des beaux-arts a élu Laure Guilbert correspondante de la section de chorégraphie, le 11 juin 2025, et Fred Boucher correspondant de la section de photographie, le mercredi 24 septembre.



Tout en enseignant l'histoire et les théories des arts du spectacle à l'université, Laure Guilbert a réalisé plusieurs missions de recherche pour la Cité de la musique et le Centre national de la Danse à Paris. Responsable éditoriale des publications de la danse à l'Opéra national de Paris de 2002 à 2018, elle a cofondé et présidé l'ACD de 2007 à 2014 (Association des Chercheurs en Danse), ainsi que la revue numérique *Recherches en danse*.



Né en 1963, diplômé en 1986 de l'École Nationale de la Photo-graphie d'Arles, Fred Boucher développe une pratique artistique centrée sur la photographie documentaire, attentive aux territoires, à la mémoire et aux traces du quotidien. Artiste associé en photographie à l'UFR Arts de l'Université d'Amiens, il devient maître de conférences associé en arts du spectacle. En 1991, il fonde Diaphane, pôle photographique de la région des Hauts-de-France, dont il est aujourd'hui le directeur.

Photos © Juliette Agnel, DR, Romain Cavallin



Fête de la musique, *Le Sacre du Printemps* de Blanca Li

À l'occasion de la Fête de la musique, l'Académie des beaux-arts et l'Institut de France ont accueilli la compagnie Blanca Li pour une interprétation du *Sacre du Printemps* d'Igor Stravinsky.



Académie des beaux-arts et l'Institut de France se sont associés pour proposer au grand public une soirée exceptionnelle placée sous le signe de la danse.

Le samedi 21 juin, la compagnie de Blanca Li a investi le Palais de l'Institut de France pour y interpréter une relecture inédite du *Sacre du Printemps* d'Igor Stravinsky. Cette œuvre magistrale, créée en 1913, demeure l'un des piliers du répertoire moderne et continue d'inspirer les plus grands chorégraphes. Dans cette version revisitée, Blanca Li, membre de l'Académie des beaux-arts, propose une vision résolument contemporaine et universelle, fidèle à son style audacieux et éclectique. ■

Photos © Académie des beaux-arts



Résidences artistiques Ateliers ouverts Les rencontres de Montmartre

À l'occasion des « Ateliers ouverts. Les Rencontres de Montmartre » sur le site de Montmartre de la Cité internationale des arts, l'Académie des beaux-arts, la Cité internationale des arts et la Fondation Art Explora proposent une riche programmation culturelle autour des œuvres et projets des artistes en résidence.

Cette édition, du 20 au 22 juin, s'articulait autour de visites d'ateliers, de conversations, de concerts, de performances, d'installations et de projections, réunissant une vingtaine d'artistes aux origines et pratiques variées, en résidence grâce aux programmes « Académie des beaux-arts x Cité internationale des arts » « 2-12 », « Art Explora x Cité internationale des arts ».

Tous les résidents soutenus par l'Académie des beaux-arts, sur le site du Marais ou sur celui de Montmartre, participaient à cet événement : Jade Apack, Damien Fragon, Omar Fidel Garcia, Babacar Mané, Kenrick McFarlane, Marisol Mendez. ■



Ci-dessus : le danseur et chorégraphe Babacar Mané.

Photos © Maurine Tric / Adagp Paris 2025

L'ACADEMIE DES BEAUX-ARTS

Bureau 2026

Secrétaire perpétuel : Laurent Petitgirard | Président : Jean Gaumy | Vice-président : Jean-Marc Bustamante

Membres

Section I - Peinture

Yves Millevamps (2001) • Philippe Garel (2015)
Jean-Marc Bustamante (2017) • Gérard Garouste (2017)
Fabrice Hyber (2018) • Ernest Pignon-Ernest (2021)
Hervé Di Rosa (2022) • Nina Childress (2024)
Tania Mouraud (2024)

Section II - Sculpture

Claude Abeille (1992) • Brigitte Terziev (2007)
Pierre-Édouard (2008) • Jean Anguera (2013)
Jean-Michel Othoniel (2018) • Anne Poirier (2021)
Eva Jospin (2024)

Section III - Architecture

Jacques Rougerie (2008) • Aymeric Zublena (2008)
Alain Charles Perrot (2013) • Dominique Perrault (2015)
Jean-Michel Wilmotte (2015) • Marc Barani (2018)
Bernard Desmoulin (2018) • Pierre-Antoine Gatier (2019)
Anne Démians (2021)

Section IV - Gravure et dessin

Érik Desmazières (2008) • Astrid de La Forest (2016)
Pierre Collin (2018) • Catherine Meurisse (2020)
Emmanuel Guibert (2023) • Françoise Pérovitch (2025)

Section V - Composition musicale

Laurent Petitgirard (2000) • François-Bernard Mâche (2002)
Édith Canat de Chizy (2005) • Michaël Levinas (2009)
Gilbert Amy (2013) • Thierry Escaich (2013)
Bruno Mantovani (2017) • Régis Campo (2017)

Correspondants

Section I - Peinture

Swie-Hian Tan (1987) • Pat Andrea (2002)
Lydia Harambourg (2006) • Michèle Salmon (2009)
Bernard Marcadé (2021) • Guy Boyer (2023)
Béatrice Salmon (2025)

Section II - Sculpture

Jean Dubos (1977) • Didier Bernheim (2009)
WU Weishan (2017) • Patrick Poirier (2021)
Françoise Docquier (2022) • Catherine Francblin (2023)

Section III - Architecture

Jean-François Collignon (2004) • Robert Werner (2004)
Frédéric Migayrou (2006) • Philippe Trétiack (2009)
Sabine Frommel (2020) • Francis Rambert (2020)
Chris Younès (2023)

Section IV - Gravure et dessin

Claude-Jean Darmon (2006) • Sylvie Patin (2006)
Emmanuel Pernoud (2023) • Thierry Groensteen (2024)
Claudine Grammont (2024)

Section VI - Membres libres

Henri Loyrette (1997) • François-Bernard Michel (2000)
Marc Ladreit de Lacharrière (2005)
William Christie (2008) • Patrick de Carolis (2010)
Muriel Mayette-Holtz (2017) • Adrien Goetz (2017)
Christophe Léribault (2023) • Guy Savoy (2024)

Section VII - Cinéma et audiovisuel

Roman Polanski (1998) • Régis Wargnier (2007)
Jean-Jacques Annaud (2007) • Coline Serreau (2018)
Marjane Satrapi (2024)

Section VIII - Photographie

Yann Arthus-Bertrand (2006) • Jean Gaumy (2016)
Dominique Issermann (2021) • Françoise Huguier (2023)
Valérie Belin (2024)

Section IX - Chorégraphie

Thierry Malandain (2019) • Blanca Li (2019)
Angelin Preljocaj (2019) • Carolyn Carlson (2020)

Associés étrangers

S.M.I. Farah Pahlavi (1974) • Woody Allen (2004)
SA Sheikha Mozah (2007) • Sir Norman Foster (2007)
Antonio López García (2012) • Philippe de Montebello (2012)
Jiří Kylián (2018) • Georg Baselitz (2019)
William Kentridge (2021) • Giuseppe Penone (2022)
Annie Leibovitz (2022) • George Benjamin (2025)

Section V - Composition musicale

Maryvonne de Saint Pulgent (1993)
Jean-Philippe Collard (2004) • Pascal Rophé (2004)
Patrice Fontanarosa (2004) • Laurence Equilbey (2004)
Danièle Pistone (2004) • Gilles Cantagrel (2006)
Pierre Lemoine (2020)

Section VI - Membres libres

William Barnabas Mc Henry (1979)
Arnaud Brejon de Lavergnée (1993) • Nahed Ojjeh (1995)
Michel Hilaire (2002) • Jean Bonna (2006)
Xavier Patier (2009) • Martine Kahane (2019)
Jean-Yves Tadié (2019) • Florence Viguier-Dutheil (2024)

Section VII - Cinéma et audiovisuel

Jean-Pierre Sauvage (2009) • Darius Khondji (2009)
Hend Sabri (2009) • Leonor Silveira (2009)
Gabriella Pescucci (2009) • Christine Gozlan (2019)

Section VIII - Photographie

Jean-Luc Monterosso (2018) • Sylvie Hugues (2021)
Eric Karsenty (2024) • Marie Robert (2024)
Fred Boucher (2025)

Section IX - Chorégraphie

Dominique Frétard (2020) • Didier Deschamps (2020)
Laure Guibert (2025)

L'année indiquée entre parenthèses est celle de l'élection.



Retrouvez toute l'actualité de l'Académie des beaux-arts
sur Internet : www.academiedesbeauxarts.fr



Directeur de la publication : Laurent Petitgirard | Déléguée : Lydia Harambourg
Rédaction, coordination : Nadine Eghels | Conception graphique, réalisation : Claude-Matthieu Pezon
Impression : Imprimerie Chauveau | ISSN 1265-3810

Impression sur papier recyclé   PEFC 10-31-1795

Académie des beaux-arts | 23, quai de Conti 75006 Paris | +33 1 44 41 43 20

Couverture : *Le jeune Mozart* (détail), 1763, attribué à Pietro Antonio Lorenzoni (1721-1782), huile sur toile.
Mozarteum de Salzbourg, © 2002 Division of Rare & Manuscript Collections, Cornell University, Ithaca, NY.